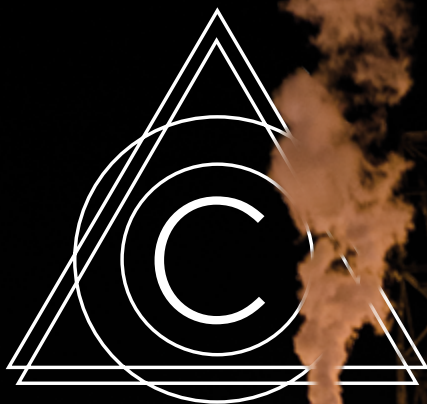




LE CULTE

MOT DE LA RÉDACTION

Il y a des moments, et il y a ce moment. Celui qui nous fait perdre nos moyens, celui auquel on s'abandonne, auquel on n'y comprend rien. Le genre de moment qui nous arrête par le ventre, qui nous rend muets, qui nous étouffe à nous faire vivre.

Et puis, on le perd. Elle nous a tout pris, l'Éphémère. Elle s'est jouée de nos sens, elle a nargué notre assurance et notre stabilité. Dans la nudité de notre innocence nouvelle, on se trouve un peu con. Un peu naïf. Mais tellement bien.

—

**PARCE QUE NOUS SAVONS BIEN QUE ÇA NE N'ARRIVERA PLUS JAMAIS.
NOUS AVONS CAPTÉ L'ÉPHÉMÈRE.**

—

Pour mieux la perdre, et c'est ce qu'on voulait.

Le Culte veut se perdre. Dans son contenu et dans sa forme, il veut se tenir sur une structure instable. Il veut vivre l'euphorie de la culture, des mots et des images dans toute son intensité. Il veut être dans *l'ici maintenant* à en perdre le contrôle. À ne même plus savoir ce qu'est le *ici* et ce qu'est le *maintenant*.

L'unique certitude est que nous nous tenons en ce moment sur cette construction instable, au sommet de nos questionnements et de nos idées. Nous ressentons l'effet de vertige avant même de tomber, parce que c'est ce que l'on cherche. Un peu de vide; pour mieux le combler.

Et voici ce que ça donne.
Bonne lecture!

Fanny Brossard Charbonneau
Rédactrice en chef

THE GALLERY: L'ART ENTRE DEUX SHOOTERS
AVEZ-VOUS ÉCOUTÉ QUELQU'UN DERNIÈREMENT?
24H OF THRONES
PARAMNÉSIE, SALLE 8 AU FOND À GAUCHE
28 JOURS PLUS TARD: L'INNOCENCE NE DURE PAS
IL FAISAIT DIMANCHE

TEXTE À LIRE À HAUTE VOIX POUR QUE LES MOTS ASSAILLENT TON SILENCE
R.I.P AUX BIBLIOTHÈQUES CINÉMATOGRAPHIQUES?
CONDOVILLE
BURNING MAN
LES *POP-UP SHOPS*: L'EXCLUSIVITÉ ILLICO

2000/10
LE MUR
CHER RABII RAMMAL
MORT DANS L'OEUF
JE TE LIKE

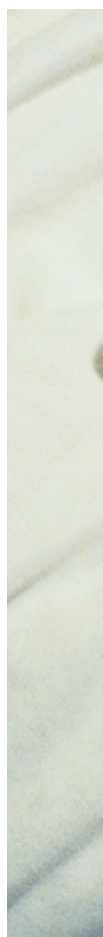
NOIRE ET BLANC: LES TABOUS MONOCHROMES
EXIL SÉDENTAIRE
COUP DE FOUDRE
OCCUPATION DOUBLE, OU L'INSOUTENABLE LÉGÈRETÉ DE L'ÊTRE
COLLABORATEURS - COLLABORATRICES

06
08
010
012
014
016

020
021
026
028
030

034
036
040
042
044

048
049
053
056
062

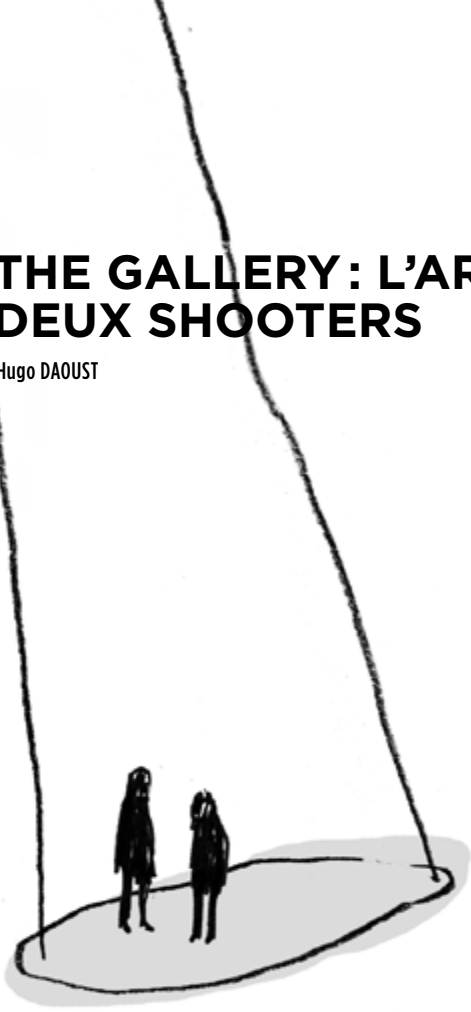




THE GALLERY: L'ART ENTRE DEUX SHOOTERS

Hugo DAOUST

80



THE GALLERY EST UN BAR INTERACTIF, IMMERSIF ET FUTURISTE. ON Y BOIT, ON Y VOIT ET ON Y ÉCOUTE LA CULTURE DE DEMAIN.

« C't'à soir que ça s'passe! » C'est ce que le délicat Blouin susurre à l'oreille de sa flamme Mia, toute émoustillée. Oh oui, elle le sait, c'est « vendredi-gallery ». Le Tout-Montréal y sera pour l'expérience; Mia surtout pour être dans les bras du mâle alpha.

Markus Nostradamus avait entrevu le changement qui s'opérait sur la scène culturelle et artistique quand il avait emprunté quelques centaines de mille piastres pour sa nouvelle affaire; The Gallery, bar créatif. Le concept était ambitieux, mais honorable : créer la rencontre de l'avant-garde et de la jeunesse.

L'ambition ultime était de faciliter le renouveau artistique. L'important, croyait-il, c'est la relation entre le public et son art. La masse peut ensuite se l'approprier naturellement, et le rendre culturel. Le slogan controversé de Markus est projeté sur la façade de l'édifice : « L'existence est complexe, elle est la vôtre. L'art doit être total, il doit être le vôtre ».

La grand-mère de Nostradamus, peintre, lui avait dit un jour : « Tsé, Markus, je fais de la peinture parce que 80% de ce qu'on perçoit vient des yeux. L'art, c'est jouer avec la perception des gens. » Pis là, le petit Nostradamus est devenu obsédé par cette idée. Au début, il y croyait. Sa mamie regardait TV5, elle devait être plutôt instruite.

En grandissant, il s'est mis à étudier l'art parce qu'il aimait ça, c'est tout. Mais vint un temps où le petit Markus a appelé sa grand-maman pour lui dire qu'à cause d'elle l'art était figé, pis qu'il allait changer ça. 80% de la perception ne suffisait pas. Le p'tit se considérait esthéticien. Il ne faisait pas d'épilation au laser ou d'injections de botox, lui c'était plutôt un penseur de l'esthétique, du beau. Sa réponse était le multisensoriel. Pas le cinéma 3D, qui donne mal à tête et sûrement le cancer. Il parlait d'art interactif, il parlait d'immersion, il parlait de pousser le concept photographique encore plus loin avec du *light painting* en temps réel.

Blouin, cherchant du courage dans sa bière, est bien loin de se questionner là-dessus, n'attendant que le bon moment

pour prendre sa flamme par la taille sans se brûler. Pourtant, par sa présence, il participe à ce concept fondateur que Nostradamus veut mettre de l'avant. Selon le créateur de l'établissement, la perception rend réellement possible la réflexion devant l'œuvre d'art. Markus a créé The Gallery pour rendre l'art à l'individu, pour que la jeunesse construise elle-même ce qu'elle considère artistiquement important.

Ok, belle idée mon grand. Mais comment ? Ça commence par l'art du présent, l'art éphémère, l'art de l'instant. *Snapchat* à l'échelle de gens créatifs et intelligents, genre. Tout ça pour que l'instant présent soit lui-même une œuvre d'art, pour que le récepteur soit interpellé en direct. Encore plus, que sa réaction ou sa participation soit immédiate : une expérience multisensorielle, directe et totale. Gaver la jeunesse d'art et d'avant-garde, qu'elle y prenne plaisir et qu'elle l'assume. Intéressant.

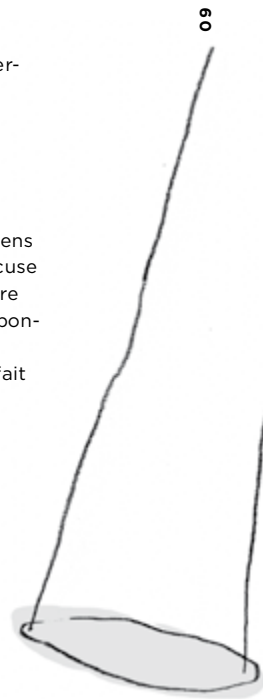
23h34 : ça fait la file pour voir sa propre face projetée sur les 4 murs du bar. C'est son tour : Blouin est devenu maître de la place, il contrôle le rythme de la musique tel Moby, mais en bougeant ses mains devant un capteur de mouvement. Sa silhouette est transformée en formes vivantes et éclatées et ensuite, projetée partout. The Gallery est une boîte, littéralement. Chacun s'y sent vivre complètement hors du monde, avec la sensation que l'instant est unique et inimitable. Le degré d'originalité, d'intensité et d'immersion permet de faire vibrer le tout d'une manière jamais vue dans l'histoire de l'art. C'était ça le projet de Markus.

À travers une transition parfaite, tout s'enchaîne. Mia s'arme de *light sticks* et commence son œuvre. La lumière se fige en temps réel sur les murs et la musique suit l'intensité de ses mouvements dans une symbiose parfaite. L'artiste tapisse les murs d'émotions lumineuses et de pulsions éclatantes. Blouin la regarde, se sent en symbiose avec l'environnement qu'elle crée. Le french qui suit est puissant, complet, mémorable. Un french de « l'hypermodernité », un french qui fait vivre tous nos sens à la fois.

« L'ère de l'observation est incomplète, insatisfaisante. L'individu, placé au centre de la création interactive, lui, crée, perçoit et transmet à la fois. Il ne peut qu'être hypersensible à l'expérience artistique. L'art et l'homme sur la même longueur d'onde, voilà le progrès. »
– Grand Papa Markus.

Il est critiqué de partout le bon Markus. On l'accuse d'abaisser l'art au niveau des gens plutôt que d'élever les gens à l'Art. On l'accuse de renier les Beaux Arts. On l'accuse de faire croire aux gens qu'ils sont des artistes. Le bonhomme ne s'énervait pas trop avec ça. Lui, il se sent en phase avec sa génération, pis il fait des maudits beaux partys.

The Gallery dans un futur rapproché ?



AVEZ-VOUS ÉCOUTÉ QUELQU'UN DERNIÈREMENT ?

Katia LANDRY

ENTRE VOUS ET MOI, COMMENT CONSOMMEZ-VOUS LA CULTURE ? VOUS OUVREZ VOTRE TÉLÉVISION OU VOUS VOUS CONNECTEZ SUR UN WI-FI (OU LES DEUX EN MÊME TEMPS, PEUT-ÊTRE ?) ET VOUS ÊTES PRÊTS À ÊTRE DIVERTIS ? QUI NE REGARDE PAS SES ÉMISSIONS GRÂCE À TOU.TV SUR SON IPHONE, OU BIEN LE DERNIER SUCCÈS CINÉMATOGRAPHIQUE EN ALLUMANT SON TERMINAL ILlico ? DANS LE CONFORT DE NOTRE FOYER, NOUS SOMMES ÉQUIPÉS POUR TOUTES SORTES DE VISIONNEMENTS. ALORS POURQUOI, EN 2013, VOUS DÉPLACERIEZ-VOUS AU THÉÂTRE ALORS QUE VOUS AVEZ À VOTRE DISPOSITION DES FILMS, DES ÉMISSIONS TÉLÉVISÉES ET DES WEB-SÉRIES À VOLONTÉ ?

Et bien, les créateurs de l'industrie théâtrale cherchent à innover davantage à chaque nouveau projet. C'est, à mon avis, ce qui rend le théâtre si intéressant à notre époque et qui permet à tous d'y trouver son compte. Certains auteurs réfléchissent, par exemple, sur les nouvelles générations et leur utilisation des réseaux sociaux. Vous avez peut-être eu la chance d'en être témoin récemment avec des productions telles que *Cinq visages pour Camille Brunelle*, le *iShow*, ou encore *Dom Juan_uncensored*. Chacune de ces pièces

de théâtre a abordé ce thème, pourtant elles l'ont toutes fait de façon originale et novatrice. D'autres réinventent les classiques, comme René Richard Cyr avec les *Belles-Sœurs*. Il y a aussi ceux qui vont créer des spectacles grandioses. Vous penserez sûrement au Cirque du Soleil ou aux productions de Broadway qui s'arrêtent à Montréal pendant leurs tournées. Évidemment, le budget nécessaire pour inclure des avancées technologiques au théâtre ne permet pas de le faire avec toutes les productions, mais ça incite à se surpasser et, souvent, à prendre en compte la réalité dans laquelle nous vivons.

La comédienne Rita Lafontaine a déjà dit que la loge d'un comédien lui apprend « à faire le deuil de l'éphémère ». Pour vous ce n'est pas la loge, mais l'ensemble de la pièce qui vous enseigne sur l'éphémère. Cet aspect peut être un inconvénient majeur; le public n'a plus accès à la production lorsqu'elle est terminée. Mais, n'est-ce pas aussi le plus bel avantage que vous offrent ces spectacles ? Quand la pièce de théâtre a été particulièrement intense, on doit faire le deuil de cet instant unique qu'on a partagé entre spectateurs, et avec les artistes. Chaque représentation est une bouffée d'adrénaline pour tous. Les comédiens affrontent leurs émotions, et vous confrontez ce torrent que les acteurs vous donnent ce soir-là. Ça prend une grande ouverture d'esprit pour y faire face.

Quand ils vont au théâtre, certains vont voir des comédies alors que d'autres opteront plutôt pour des drames. Pour l'un, on rit des situa-

tions dans lesquelles on se place, des quêtes possibles et impossibles qu'on s'impose, ou des conflits ridicules dans lesquels on s'engage parfois. Dans l'autre, on cherche à savoir pourquoi on pose certains gestes, pourquoi l'on s'inflige, à soi et aux autres, autant de souffrances. Tout le monde sait à quel point c'est éprouvant de vivre avec toute cette gamme d'émotions. Lorsque vous prenez la décision de vivre celles des autres, c'est un très beau geste d'humanité.

Alors, que vous sortez de la salle avec des joues endolories à force d'avoir trop rit, à sécher les larmes qui y ont coulé, ou absorbés dans vos pensées, vous avez vécu quelque chose d'important. Vous avez écouté quelqu'un qui avait quelque chose à dire. Dites-moi... dans votre journée, quand vous arrêtez-vous pour vraiment écouter ? Pour écouter avec votre cœur plutôt qu'avec votre tête, et prendre conscience de l'autre ? Il y a une communion qui se fait entre la scène et la salle puisqu'il n'y a pas d'écran pour vous protéger de l'intensité des propos. Il y a simplement un instant magique où la vie se confond à la fiction et où nous sommes à la fois seul et ensemble à vivre dans le noir, mais éclairés par la lumière des artistes.



24h OF THRONES

Maude ROUSSIN

7h42: Pourquoi tu me regardes comme ça ?

Je t'entends m'appeler, me harceler avec ta voix grave de gars du Moyen Âge pour qui c'est normal de trancher des têtes et de porter une peau de loup comme manteau d'hiver. J'ai même pas envie de t'écouter.

7h48: Si c'était pas que tout le monde me parle de toi, tu m'aurais probablement jamais attirée.

7h54: Mais c'est sûr que si tu me donnes le choix entre ça et faire mes travaux de fin de session...

7h58: Bon, t'as gagné. Mais juste une heure. T'es pas le seul dans ma vie.

8h15: Je comprends pas ce que les autres trouvent de si exceptionnel en toi. En plus, niveau culture, on repassera. Moi, quelqu'un qui ne fait même pas la différence entre un loup et un chevreuil...

8h34: Bon d'accord, je te l'accorde. Si on oublie ton côté un peu barbare et sanguinaire, t'as quand même des qualités. N'empêche que cette fois-ci, j'écoute seulement un épisode. Je consomme trop compulsivement, ça se termine toujours mal ; une overdose.

8h42: J'aurais dû écouter *Breaking Bad* à la place. Au moins les personnages auraient eu des noms moins compliqués à retenir.

8h56: Sérieusement ? Tu devrais pas avoir le droit de terminer ton histoire par un enfant qui tombe d'une tour, sans même me spécifier s'il meurt.

Ça devrait être une loi non-écrite. Tout comme ton antagoniste principal devrait pas s'avérer être, au dernier épisode, une hallucination

(non, je l'ai toujours pas digérée celle-là, *Dexter*).

8h59: C'est bien juste parce que j'ai appuyé sur *Play All* et que la manette est trop loin que j'écoute le deuxième. Ne pense pas que j'ai succombé à ton punch final.

10h28: Merde. Le pire dans tout ça, c'est que je commence vraiment à aimer.

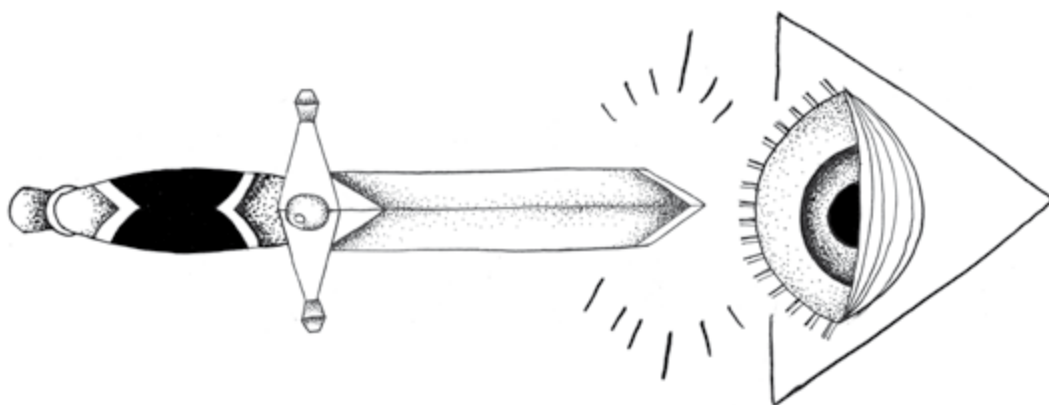
11h24: Ça vibre à côté de moi. Un nouveau message... *Fuck off*. J'ai mieux à faire.

12h02: La fonction *Play All* a dû être inventée par le diable. Ou du moins par quelqu'un qui essaie clairement de t'amener du côté sombre de la tentation.

12h45: Parfois, je me dis qu'il faudrait que je prenne une pause, simplement pour éviter de mourir de faim. Puis, une bataille explose, quelqu'un reçoit un poignard dans l'œil, du sang gicle partout, et cette envie disparaît complètement... C'est comme avec les animaux morts, sur le bord de l'autoroute ; autant ça me dégoûte, autant je suis incapable d'arrêter de regarder.

13h16: Mon corps s'est probablement imprimé dans le divan à l'heure qu'il est. Faudrait bien que je pense à me lev... attends, elle est vraiment en train de bouffer un cœur au complet ? T'es complètement folle, Khaleesi.

15h42: Mes yeux veulent hurler de douleur tellement ils sont fixés à un écran depuis trop longtemps. Je leur dit de se la fermer. On est



en pleine période de guerre, c'est pas le moment de jouer les faibles.

17h03: Euh ...quoi?! Pour qui tu te prends? Oublie ce que je t'ai dit plus tôt. Ton premier punch, c'était rien. Bran, qu'il retrouve ou non l'usage de ses jambes, je m'en fous. Surtout qu'il n'est même pas si important que ça dans la série. Mais terminer ton avant-dernier épisode par un des protagonistes qui se fait (peut-être) trancher la tête à cause d'un salaud friand de pouvoir, c'est exécrable. Surtout quand je dois vraiment partir pour aller en cours.

18h44: ...Le temps est long.

18h48: Vraiment long.

18h55: Tentative d'écouter le dernier épisode en *streaming*. Incapable de me rendre au bout du générique. Connexion internet pourrie. Le responsable de ça mériterait juste de se faire massacrer par une horde de Dothraki.

19h02: Sérieusement, je pense que l'horloge est brisée. C'est impossible que le temps avance aussi lentement.

20h50: *Come on...*

20h59: J'en peux plus. Faut que je dégage d'ici. Y'a Khal Drogo qui m'attend. Et t'as vu de quoi il a l'air... tu fais pas attendre Khal Drogo.

21h57: Le DVD me brûle les mains; j'ai failli l'échapper par terre.

22h00: Avoir su qu'il était mort dès la deuxième seconde...

22h56: C'est tout?... Tu peux pas me laisser en plan comme ça. Pas après ce qui vient de se passer.

22h58: Je suis censée faire quoi, maintenant?

23h12: ...Merde, avec tout ça j'ai oublié de terminer le travail à remettre demain.

23h28: Je le savais. Chaque fois c'est la même chose... Je finis toujours par le regretter.

23h50: N'empêche, elle a lieu la guerre, finalement?

23h59: ...Je pense que ma sœur a la saison 2, faudrait bien que je l'appelle, histoire de vérifier...

PARAMNÉSIE, SALLE 8 AU FOND À GAUCHE

Valérie BOICLAIR

**DANS LE SIMILI-CONFORT DE MON
POPCORN À SEPT PIASTRES AU GOÛT
DE BEURRE ARTIFICIEL, DE MON BANC
CRASSE ET DE MON TIP INVESTI DANS
UN BILLET DE CINÉMA, JE ME DEMAN-
DE SI JE NE FOUS PAS EN L'AIR LE
PEU DE MES ÉCONOMIES. HISTOIRE
DE METTRE TOUTES LES CHANCES
DE MON CÔTÉ, JE NE PRENDS MÊME
PLUS LA PEINE DE LIRE LES SYNOPSIS.
HÉLAS, PLUS SOUVENT QU'AUTRE-
MENT, JE NE PEUX QUE LE CONSTATER:
LE CINÉMA D'AUJOURD'HUI EST TERNE.**

La lumière s'éteint et, un brin cynique, je me prépare à devenir spectatrice d'un scénario re-re-(ai-je dit re?)-re-revisité. Peut-être que mon âme de cinéphile est capricieuse mais, ces dernières années, quelque chose cloche dans l'univers cinématographique. Je me surprends à louer de vieux classiques pour renouer avec le 7^e art, trop souvent déçue de constater que le grand écran est devenu la scène du déjà-vu.

Un déjà-vu qui n'a rien à voir avec le furtif phénomène qui peut nous empoigner par mégarde. Quand le cerveau prend un *break* sans notre consentement afin de se jouer de nous, c'est une toute autre histoire. « J'ai déjà eu cette conversation-là! C'est déjà arrivé! » Non, *Phénomène Raven*, ce n'est jamais arrivé. Et, à force de te compliquer la vie pour trouver d'où te provient cette réplique parfaite d'une scène déjà vécue, tu finis par te donner bonne conscience en

te disant que tu te fais des idées. Puis t'as franchement raison. Le *feeling* d'un déjà-vu, ça te prend sans que tu t'y attendes pour pimenter un peu ta journée plate ; mais, c'est en fait

un court instant où l'hippocampe — une partie de ton cerveau — tente un processus de recollection de l'information en vain, et ne peut le faire sans se tourner vers l'intérieur. Le cerveau se déconnecte alors momentanément du monde extérieur. Quand tu reviens à la réalité, POP! Déjà-vu. Bon, ça a l'air impressionnant dit de même, mais y'a rien de prodigieux, on ne t'a pas choisi pour réaliser *Inception*. *No panic*.

Revenons à nos moutons, car c'est d'une toute autre forme de déjà-vu dont il est question.

Alors que les publicités débudent dans la salle et que le silence se fait peu à peu, j'en suis déjà au stade du scepticisme, à me demander pourquoi j'investis temps et argent dans le cinéma d'aujourd'hui. L'intérêt que je portais à cette quête de l'émerveillement sur grand écran s'est dissipé depuis que les *remakes* de mauvais goût ont commencé à se bousculer dans nos salles. On dirait que l'on a perdu nos scénaristes, ou que l'on préfère payer celui qui pourra nous refaire un *Evil Dead* mille fois plus sanglant, quitte à en oublier l'ambiance d'horreur qui

lui seyait tant. On prend le spectateur pour un poisson qui a vite fait le tour du bocal, mais qui souffre d'amnésie sélective. Doté de la capacité d'oublier, il est capable d'écouter une l'histoire qu'il a déjà vu trente-huit fois. Va savoir pourquoi. Peut-être pour combler les

vendredis soirs pluvieux. Bref.

Blasée, je suis là, à soupirer derrière mon maïs soufflé, quand...

Hallelujah ! Coup de foudre. J'en perds mon latin et toutes mes mauvaises pensées. C'est quand tu relègues tes espoirs aux oubliettes que les conditions sont gagnantes afin de te rendre compte que tu avais tort !

Tomber en amour avec un film, c'est l'apprécier dans ses moindres subtilités. C'est ne jamais se lasser de le revivre. C'est t'attendre à la comédie d'ado *cute* avec Hermione et finir *The Perks of being a Wallflower* tout à l'envers. C'est croire que Ryan Gosling joue dans un *wannabe Fast&Furious* et vite regretter tes pensées devant *Drive*. C'est être surpris au point où la réflexion se poursuit bien plus loin que la dernière minute du film. C'est même avoir la sensation d'avoir déjà vécu une scène alors qu'en réalité, elle sort directement de l'imaginaire de ce film.

En amoureuse du cinéma, je dis merci, l'esprit (un peu plus) en paix.



28 JOURS PLUS TARD: L'INNOCENCE NE DURE PAS

Émile MERCILLE BRUNELLE

UN ÊTRE HUMAIN PEUT-IL PARVENIR À CONSERVER SON INNOCENCE MÊME APRÈS AVOIR VÉCU DES SITUATIONS EXTRÊMES ET DÉPOURVUES DE TOUTE RATIONALITÉ ? LA COMPLEXITÉ DE LA NATURE HUMAINE N'EST UN SECRET POUR PERSONNE. ELLE PEUT AGIR D'UNE MANIÈRE TRÈS IMPRÉVISIBLE, SURTOUT LORSQU'ELLE EST CONFRONTÉE À UNE SITUATION QUI DÉFIE LES PARAMÈTRES DU CONFORMISME QUI PRIME SUR NOTRE VIE. COMMENT AGIRIEZ-VOUS SI UNE ÉPIDÉMIE VIRALE SE PROPAGEAIT SUR LA SOCIÉTÉ DANS LAQUELLE VOUS ÉVOLUEZ, ET QU'IL VOUS FALLAIT TOURNER LE DOS À VOS VALEURS JUDÉO-CHRÉTIENNES POUR SURVIVRE OU POUR PROTÉGER LES ÊTRES HUMAINS QUI VOUS TIENNENT À CŒUR ?

28 jours plus tard, le film de zombies post-apocalyptique réalisé par le polyvalent Danny Boyle, pose un regard cynique sur la nature humaine alors que des militaires dévoilent leur intention de violer les premières femmes survivantes qu'ils croisent sur leur chemin. Un obstacle des plus inattendus s'interposera devant leur ambition : le jeune Jim, ex-livreur de journaux, condamné à mort antérieurement par ceux qui avaient le devoir moral de le protéger.

Depuis *Night of the Living Dead* de George A. Romero, sorti en 1968, le concept des zombies offre un grand potentiel cinématographique,

que ce soit au niveau de l'horreur, du suspense, ou de la comédie (pensons à *Shaun of the Dead*). Précédant *The Walking Dead*, une série télé du même genre, le film *28 jours plus tard* offre une vision cauchemardesque se démarquant par un important côté dramatique. Les personnages sont très attachants et il n'y a aucune place à la comédie puisqu'ils sont constamment en danger. D'autant plus que le réalisateur surmonte le défi de rendre son apocalypse crédible, ce qui en fait une œuvre inoubliable qui en fera paniquer plus d'un.

Au tout début du film, Jim, le jeune protagoniste, n'est pas d'accord avec la théorie de survie de sa compagne de route, Selena. Cette dernière fait valoir qu'elle n'hésiterait pas une seconde à abandonner ses semblables si les circonstances lui en imposaient le besoin. Jim, quant à lui, accepterait volontiers de risquer sa vie pour tenter de sauver ceux qu'il aime. Il aura l'occasion de prouver sa valeur lorsque ses deux accompagnatrices, Selena, sonoureuse, et Anna, une jeune adolescente qui a récemment perdu son père, deviendront prisonnières d'un groupe de soldats désabusés. Ces derniers avaient lancé un appel radio à tous les survivants du pays, les incitant à rejoindre Manchester pour bénéficier de leur protection. Toutefois, tout cela n'était qu'un leurre pour attirer des femmes dans leurs griffes promises par le capitaine.

Avant d'atteindre le manoir dans lequel les soldats ont érigé leur campement, Jim n'a eu besoin de tuer qu'un enfant infecté pour sur-

vivre. Il est petit, frêle et arbore fréquemment des expressions timides. Personne ne peut se douter de toute la violence qu'il causera.

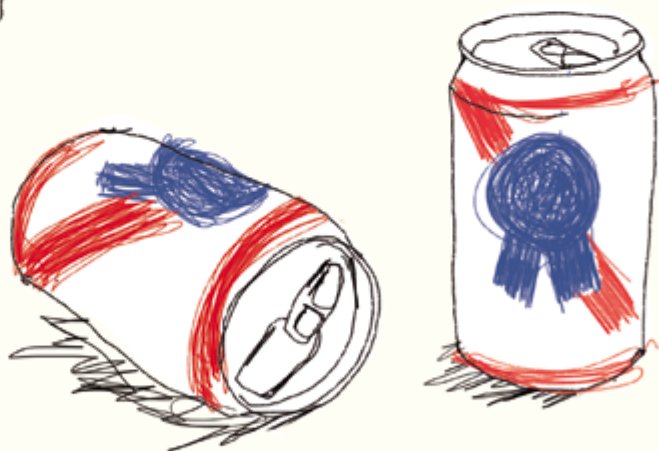
Sur une trame sonore engageante, gracieuseté de John Murphy, l'auditoire assistera à une véritable boucherie alors que Jim assassinera tous les hommes qui ont tenté de le tuer et de violer ses amies. Jim deviendra sans pitié, sanguinaire et prêt à tout pour faire payer le prix de cette convoitise aux soldats.

C'est la confrontation finale avec le caporal Mitchell qui confirmera la disparition de l'innocence de Jim. Durant cette séquence, le militaire se fait littéralement briser le crâne sur un mur de briques, avant de se faire enfoncer les yeux dans leur orbite par le jeune homme. Nous ressentons inévitablement de la pitié pour cet être humain, aussi pathétique soit-il, alors qu'il vit un martyre absolu avant de rendre l'âme. Une scène d'une violence inouïe, qui illustre avec crédibilité l'évolution psychologique drastique d'un personnage qui était, au départ, si innocent et désarmé par les événements.

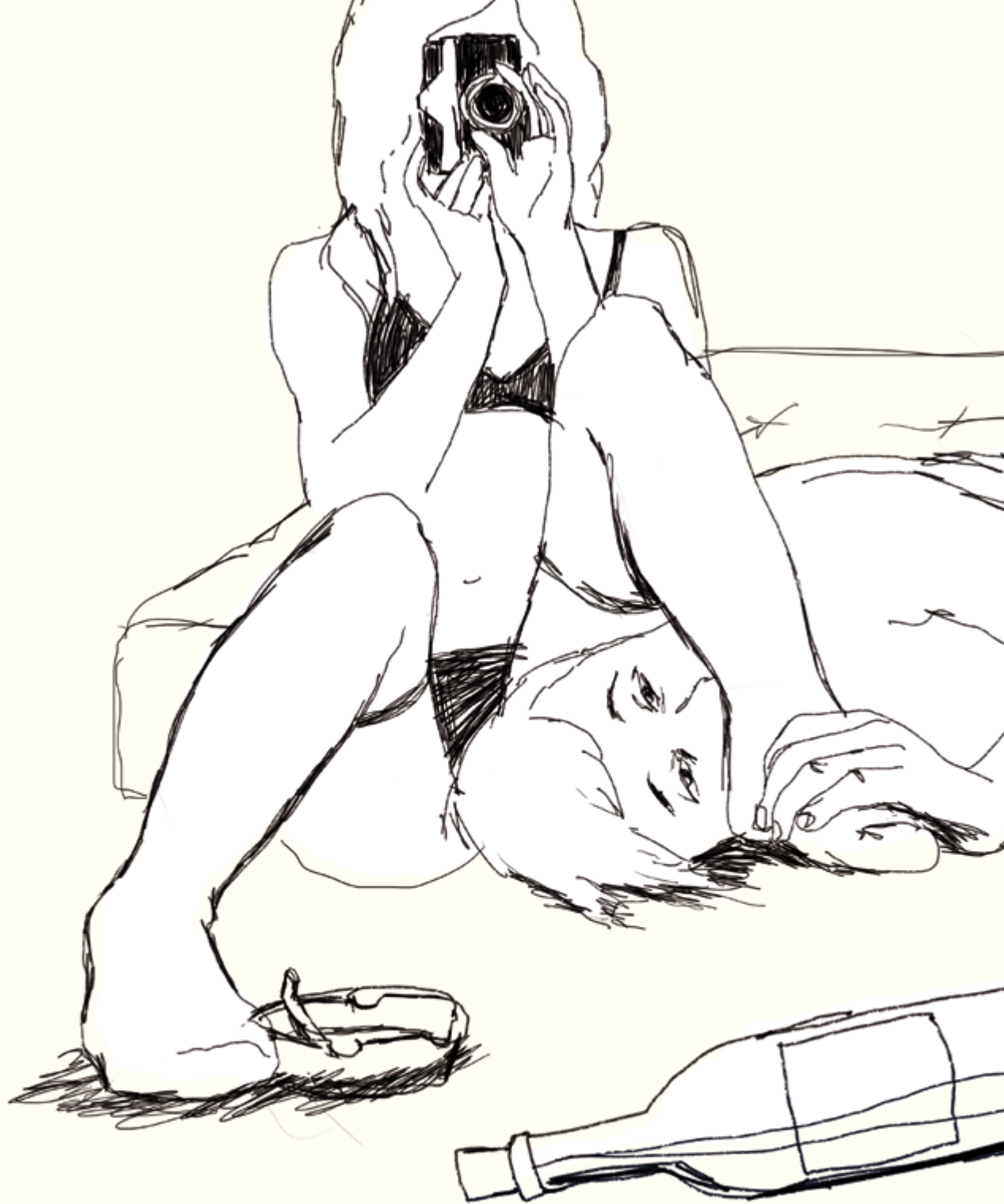
28 jours plus tard est probablement le meilleur film de zombies réalisé à ce jour. Le cinéaste Danny Boyle réussit à créer des ambiances envoûtantes. Il illustre une Angleterre rurale magnifique, un refuge réconfortant pour les

survivants qui ont dû traverser le milieu urbain à la hâte, poursuivis par des êtres infectés et cracheurs de sang. Malgré la brutalité des zombies et leur absence d'humanité, il est difficile de prétendre qu'ils sont pires que les soldats désireux de violer pour satisfaire leurs besoins sexuels. Danny Boyle met sur la table cette réflexion et bien d'autres en analysant les côtés sombres de la psychologie humaine. Il en résulte un film mystérieux, imprévisible, et surtout très habile pour évoluer du drame à l'horreur, en offrant même au passage certaines séquences chaleureuses à l'intérieur desquelles les personnages tissent des liens très forts avant d'affronter les tragédies. Reste à souligner l'efficacité d'une bande sonore diversifiée qui s'adapte à toutes les situations vécues par les personnages, et qui fait mouche à tous les coups.





Il faisait



dimanche

2



TEXTE À LIRE À HAUTE VOIX POUR QUE LES MOTS ASSAILLENT TON SILENCE

Julie SARAZIN

Je cloue des réponses à l'intérieur de ma vie pour m'en faire une maison construite sur
des certitudes (bourrées de faussetés)

Je calcule, arpente, mesure, érige, fixe

Rigoureusement

Maladroitement

Tout ça tient croche, tout ça tient pareil

Le solage est un ramassis d'illusions qui font craquer le béton

T'es venu inaugurer mon abri

en jouant à cache-cache

Cacher la vérité en-dessous des désirs inassouvis

Cacheter un secret et y mettre la hache

On s'est trouvé en deux temps trois mouvements

à l'abri des regards

- même des nôtres -

Invisibles dans le noir

d'un garde-robe rempli de hasard

Entre quatre murs blancs

Zone grise magnétique

J'ai assassiné le cadre de la logique

J'ai fixé mes lèvres sur les tiennes

Fixé ma langue jusque dans tes veines

Comme avant, encore une fois

Et le temps s'en est pas mêlé

Il nous cherchait

Il voulait gagner

Il nous a pas trouvé

Cinq secondes suspendues

Au-dessus des peurs qui m'habitent

Au bout de ta poitrine qui palpite

Jusqu'à ce que l'inquiétude nous gagne peu à peu :

Qu'est-ce qu'on va devenir

si on se fait coincer

par ceux qui vissent déjà des fous rires

entre nos murs-murs?

Sortie du placard comme si de rien n'était

La fausse contenance droite comme un piquet

Le châssis à l'envers des regrets

J'ai décapité la tête du clou du désir

oublié sa tige enfoncée dans la charpente chavirante

Pour que la maison reste debout

Je voulais pas que tout s'effondre pour un moment parfait

R.I.P AUX BIBLIOTHÈQUES CINÉMATOGRAPHIQUES ?

Alexandre GRATON

JE SUIS CHEZ MON AMI. IL PLEUT VRAIMENT BEAUCOUP. J'AI JUSTE ENVIE D'ÉCOUTER DES FILMS ET DE MANGER DU POPCORN ET DES JUJUBES. MON AMI ME DIT: «-ALLEZ, ON ÉCOUTE *BREAKING BAD* SUR NETFLIX!

-NON. ÇA ME TENTE PAS. ON VA LOUER DES FILMS AU CLUB VIDÉO. J'ÉCOUTERAI LE NOUVEAU WOODY ALLEN OU UN FILM DE MICHEL BRAULT, TIENS! ÇA FAIT PAS LONGTEMPS QU'IL EST MORT, ON POURRAIT DÉCOUVRIR SON ŒUVRE!

-J'AI PAS ENVIE DE SORTIR. ET TON CLUB VIDÉO EST FERMÉ JE TE FERAIS REMARQUER!»





Le *streaming* et Netflix, tu prends ton portable et BANG! tu visionnes et c'est tout... Un club vidéo, c'est différent.

Eh oui... J'allais toujours au Ultra Laser, un club vidéo qui était sur la rue Saint-Denis au coin de Villera y depuis 1997. J'avais rien à faire? J'allais louer un film. J'étais en peine d'amour? J'allais louer un film. J'étais déprimé? J'allais louer un film. Un club vidéo, pour moi, c'est ressourçant, comme une bibliothèque et l'univers des mots le sont pour un lecteur passionné. On se tue à préserver les bibliothèques, malgré la numérisation des livres. Mais les clubs vidéo se consomment à petit feu.

Je rentre. Il y a une petite odeur de carton, de renfermé et de popcorn. Je sors un 0,25 \$ de ma poche. Je l'insère dans la machine à bonbons qui distribue de vieilles *reese pieces*. Je les savoure et me dirige vers le rayon «Nouveautés».

Il y a des mauvais films. Des films d'action avec Nicolas Cage, des mauvaises comédies avec Robin Williams et des films français un peu trop lourds. Je vais alors dans les rangées «Vieux films». Je prends le temps de choisir.

Je veux écouter un film avec Bill Murray. J'ai déjà vu *Ghostbusters*, mais qu'est-ce qu'il a fait d'autre?

Je suis allé voir le commis au comptoir. Il me propose *Lost in Translation*. Je ne connaissais pas. C'est un film avec Scarlett Johansson et notre Bill Murray. C'est un des meilleurs films

que j'ai vu. Comédien raté, le personnage de Bill Murray se rend à Tokyo pour tourner une pub de whisky. Pendant la nuit, il ne dort pas, va au bar de l'hôtel où il loge et rencontre une jeune fille (Scarlett Johansson). Ces épisodes nocturnes se répètent... Je ne vous dis pas la suite.

J'ai découvert un film que je n'aurais peut-être jamais connu si personne ne me l'avait proposé.

J'ai vu l'évolution du club vidéo au fil du temps. Au début, c'était un petit local. Il y avait seulement des VHS. Ensuite, le propriétaire a agrandi son commerce, il y avait maintenant deux locaux. J'ai vu l'apparition des DVD, puis des jeux vidéo et des Blu-Ray. Il y avait tout plein d'employés. Ça roulait bien, le club vidéo Ultra Laser.

Mais au début de l'été 2012, il n'y avait plus un chat. Même pas un miaulement. Je voyais le gérant souvent derrière le comptoir. Et d'habitude, le gérant n'était jamais là.

Et vous savez quoi? J'avais un rêve : travailler dans un club vidéo. Je suis donc allé porter mon CV au début de cette année 2013. Mais...

À la fin de l'été, le gérant a annoncé la fermeture de son club vidéo. Tous les films étaient en liquidation. Et c'était fini.

VHS. DVD. Blu-Ray. Fermeture des clubs vidéo. Netflix. Streaming. Un phénomène en tue un autre. La «culture» des clubs vidéo n'était peut-être qu'éphémère.

Qu'advient-il des clubs vidéo? Il en reste quelques-uns, mais ils meurent tous tranquillement. Pourvu que leur lumière ne s'éteigne pas en criant *coupé!*

TÉMOIGNAGES DE COMMIS DE CLUBS VIDÉO

« Il faut peut-être accepter que le médium change, puis c'est peut-être du purisme à quelque part, mais je pense quand même que tu perds un peu une partie de l'esprit de ce que le cinéma est supposé être; quelque chose de chaleureux, de rassembleur, parce qu'un club vidéo c'est partager, apprendre, voir autrement les films avec les clients. »

- Tam DAN VU, travaillant au Superclub Vidéotron Répertoire (1330, av du Mont-Royal Est)

« Je crois sincèrement que les clubs vidéo sont une nécessité de nos jours pour maintenir le cinéma de répertoire dans la mémoire collective.

Quel jeune va penser à écouter *Les enfants du paradis*, *Pierrot le fou*, ou plus près de nous; *Les bons débarras*!? Avec les clubs vidéo, on peut facilement tomber sur des perles auxquels nous n'aurions jamais pensées... »

-Maxime LONGPRÉ, ayant travaillé à La Boîte Noire dans Outremont (maintenant fermée) et au Primetime Video à Londres

« C'est un peu dommage que ce soit fermé, parce que c'était un beau lieu de rencontre pour les gens du quartier. Travailler dans un club vidéo, c'était l'occasion de parler de cinéma, de faire découvrir des films, mais aussi de recueillir les suggestions et les commentaires de clients, et de parler de plein d'autres choses aussi! »

- Béatrice BERGERON, ayant travaillé au Passeport Vidéo dans Outremont (maintenant fermé)



Photos : Grégoire GAUDREAU

EXPRIMEZ VOS COULEURS!

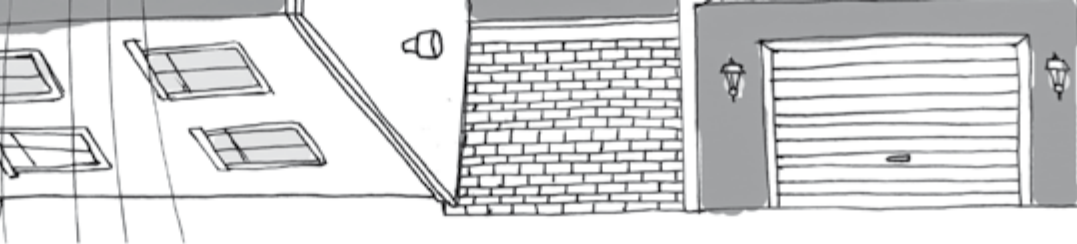


CONCEPTION GRAPHIQUE - IMPRESSION - FINITION

2150, rue Letendre, Drummondville

Tél. : 819 478.2870 • Fax : 819 478.7783

info@lemire.qc.ca • www.lemire.qc.ca



CONDOVILLE

Fanny BROSSARD CHARBONNEAU

COIN VIAU ET ONTARIO. UN BLOC EST DÉTRUIT. IL NE RESTE QU'UN AMAS DE DÉTRITUS: PLÂTRE, BOIS, ACIER, POUSSIÈRE DE BÉTON, FONDATIONS. LES TÉMOINS D'UNE ÉPOQUE RÉVOLUE, D'UN MONTRÉAL DES ANNÉES 50 DÉTRUIT À COUP DE MASSE, DE PELLE MÉCANIQUE.

Dans ce décor figé grouillent des casques jaunes. On se prépare déjà à bâtir un remplaçant; un espace vacant ne rapporte pas.

Une pancarte annonce la venue d'un complexe d'une quinzaine d'unités. Quinze condominiums basés sur un seul modèle. Tu n'as qu'à en visiter un et tu sais déjà de quoi auront l'air les quatorze autres. Pratique et efficace.

«*ZoneUrb Habitation*, projet N.186. Visitez le condo modèle dès maintenant!»

En un claquement de doigts se tient déjà un nouveau bâtiment. Une structure carrée, linéaire, prévisible. Des condos de luxe, faits avec du matériel bas de gamme. Un design tellement actuel qu'il sent déjà le démodé. Mais il est sournois, ce design. Plusieurs sont bernés par l'aspect de nouveauté. Une rue bordée de nouvelles habitations semble plus invitante, moins dangereuse aux petites heures du matin. Mais le neuf n'est pas synonyme d'innovation. Le propre n'est pas symbole d'ingéniosité.

Les quartiers sont défigurés, façonnés par les *ZoneUrb Habitations* de ce monde, les architectes désabusés de ce monde: Griffintown, le sanctuaire des condos. HoMa, l'exemple du phénomène de gentrification. Villieray et Rosemont, quant à eux, voient le charme de leurs triplex altéré.

Parce que chaque quartier a son aura, son ambiance. Si les habitants façonnent l'espace physique d'un secteur, les bâtiments influencent quant à eux la vie du quartier. Penser que tout environnement s'accorde bien avec les nouveaux condos est de se berner à croire que tous les citoyens montréalais se ressemblent. Or, la diversité est l'une des caractéristiques premières de la métropole. C'est l'essence même de ce qu'elle est. Généraliser le contenant serait vouloir unifier son contenu. Ce serait tirer Montréal vers l'arrière dans son élan de prospérité. C'est au moment où elle commence à s'assumer, à accepter ses différences jusqu'à en faire un tout hétérogène que ce phénomène de construction avare s'impose. Comme s'il cherchait physiquement, concrètement, à mettre un terme à une harmonie incohérente.

Qu'est-ce que Montréal sans ses blocs dépareillés. Sans ses balcons désalignés. Sans ses portes décosuées, ses façades désassorties? Qu'est-ce que Montréal sans ses entrées individuelles, lorsqu'un annuaire électronique remplace la sonnette? Comment imaginer un Montréal homogène, sans détails ni subtilités? Qu'est-ce qu'un Montréal uni lorsque tu habites un bloc d'une quinzaine d'unités sans même connaître ton voisin?

Pour l'acheteur désillusionné, l'aspect moderne du condo est alléchant. Moderne. Qu'est-ce qui qualifie le moderne. Le béton? L'échangeur Turcot est moderne? Les trottoirs bosselés et craquelés sont modernes? Dans cinquante ans, le style *#urbainchic #industriel-contemporain #murdebeton* ne sera plus si actuel, si bobo, si trend.

On ne dira même plus trend. On ne fera plus

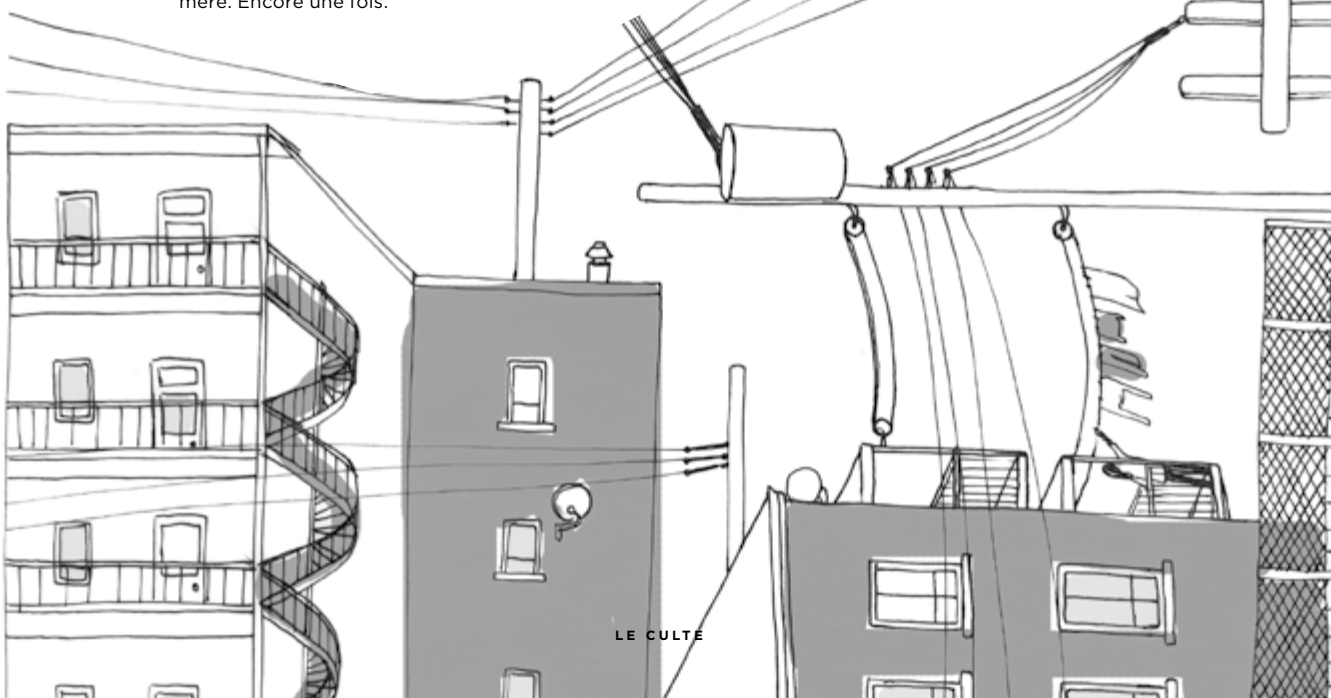
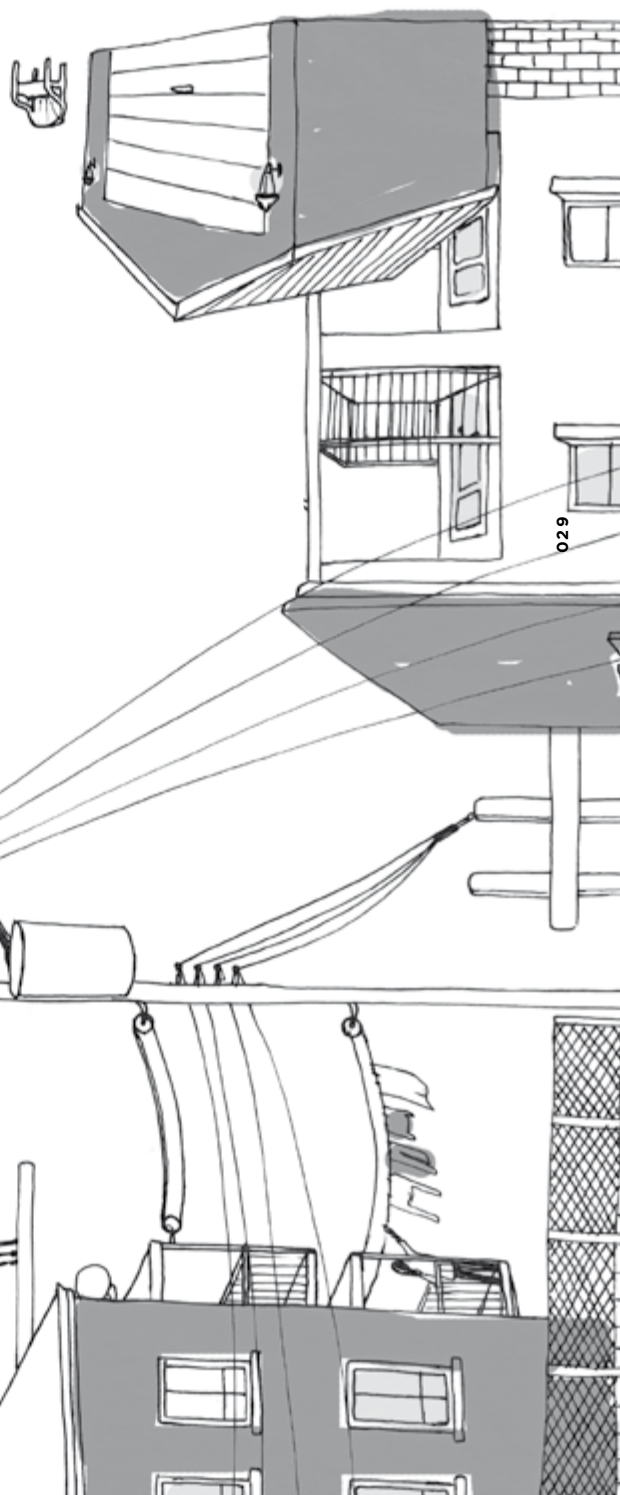
d'hashtags. On passera à autre chose. Mais, contrairement aux tics de langage et aux expressions, les constructions restent. Longtemps.

Ça a déjà été beau, les bungalows.
Dans les années 60.

Que ferons-nous lorsque ces condominiums deviendront le symbole d'une époque, l'image d'une génération, une référence à la culture populaire américaine? Lorsque les unités auront tellement été multipliées qu'elles seront innombrables?

Nous pourrions partir à la recherche des planchers de bois grinçants, des fondations un peu croches, des divisions d'appartements uniques. Nous tenterons de retrouver les survivants, les irrésistibles Gaulois de brique. Nous chercherons un peu d'histoire, de profondeur, d'authenticité dans les décombres du neuf.

Ou peut-être partirons-nous sur une autre folie. Les condominiums tomberont en poussière. La génération Yolo pleurera les détritux d'acier, de bois et de béton. Et nous recommencerons à zéro. Avec les mêmes matériaux; du bois, de l'acier et du béton, mais avec une nouvelle idée en tête. L'idée de marquer une époque par une tendance éphémère. Encore une fois.



BURNING MAN

Marjolaine MORASSE

J'AI DÉCOUVERT LE BURNING MAN EN FAISANT DES RECHERCHES DE PHOTOGRAPHIES SUR GOOGLE. LA BEAUTÉ DES IMAGES QUE J'AI TROUVÉES M'A INCITÉE À EN CONNAÎTRE PLUS. C'EST FINALEMENT MA SOIF D'AVENTURE ET D'INCONNU QUI M'A MENÉE À VIVRE CETTE SEMAINE INDESCRITIBLE DE «RETRAITE ARTISTIQUE COMMUNAUTAIRE» DANS UNE VILLE ÉPHÉMÈRE... DANS LE DÉSERT.

RÉCIT DE VOYAGE

26 AOÛT. JOUR 1.

Black Rock City, Nevada, en plein cœur du désert, en compagnie de... 67 999 personnes.

Préparée depuis plusieurs semaines à me lancer dans l'expérience, j'apprivoise la vision à couper le souffle que m'offrent le désert et l'incongruité de tous ces gens qui y sont rassemblés. Je m'apprête à vivre l'expérience de la liberté, en mode survie. Nous montons notre campement, et la ville prend forme: sculptures, temples en bois, tentes multicolores, chars allégoriques. Alors que tout devra disparaître avec notre départ, la complexité des structures qu'on y trouve dépasse l'entendement!

27 AOÛT. JOUR 2.

Se réveiller en terre encore inconnue, prête pour la découverte et l'acclimatation. Pour la plupart d'entre nous, la semaine se déroule sans accès internet, sans téléphone cellulaire: place au contact humain. Aujourd'hui, thématique tutu! Invasion de tissus multicolores sur le site. Le bouillonnement de la ville reprend. L'émerveillement fait place à l'extase, qui fait place au grandiose. Les gens ici font preuve d'une créativité hors du commun, tout le monde participe, se place en situation de représentation. Il n'y a aucun spectateur, tout se vit à l'instant présent.

28 AOÛT. JOUR 3.

La nuit, la ville éphémère s'illumine. Elle revêt ses airs de carnaval malgré le climat aride. Vélos illuminés, musique, voitures hybrides, costumes et bateaux sur roues rivalisent d'originalité pour en mettre plein la vue. C'est une explosion de créativité qui nous transporte dans un univers surréaliste. Je prends un peu plus conscience de la diversité du monde qui m'entoure. C'est un endroit où se côtoient des gens de tous âges, toutes ethnies, et dans lequel la religion, les croyances et la spiritualité sont sujets de partage et non de conflits.

29 AOÛT. JOUR 4.

Burning Man, dix principes: l'inclusion radicale de toute personne, le geste de donner, la démarchandisation, l'autonomie radicale, l'expression de soi radicale, l'effort communautaire, la responsabilité civile, l'idée de ne pas laisser de trace, la participation et l'expérience immédiate. La véritable pierre angulaire de la culture des *burners*. C'est un travail d'ouverture d'esprit et d'implication grandiose. C'est un lieu où on apprend l'altruisme et la confiance envers les autres. Il se dégage un fort sentiment de respect mutuel.

30 AOÛT. JOUR 5.

Affirmatif. La drogue et le sexe sont présents. Comme partout ailleurs. Le Burning Man est un choix et nous conservons cette liberté de choix même une fois rendu sur place. Bon nombre de gens y vont pour faire la fête, se détendre et oublier le stress de la vie quotidienne— celle du *default world*, comme on le surnomme entre *burners*. Pour ma part, je me suis laissée porter par mes envies: tantôt solitaire, tantôt sociable, je me suis ouverte à la découverte. J'ai discuté philosophie couchée dans une sphère de hamacs, mangé de la poutine, emprunté des livres dans une librairie, bu une bière froide dans la chaleur du désert, regardé du cinéma de répertoire aux petites heures du matin!



31 AOÛT. JOUR 6.

Burning Man représente une sorte de monde idéal; le capitalisme fait place au troc et au partage, et tout le monde est accepté tel qu'il est, sans compromis. On se permet d'être soi, de laisser de côté toute forme d'artifice pour se révéler aux autres. On peut y être qui on veut, on laisse tomber nos inhibitions. On peut créer, demander conseil, instruire, recevoir, donner; notre passion et nos connaissances deviennent un cadeau à offrir et partager avec autrui. C'est la liberté individuelle et collective qui prime.

1^{ER} SEPTEMBRE. JOUR 7.

Dernier jour. C'est hier soir que nous avons brûlé le *burning man*. Cette année, c'était l'effigie païenne d'un homme sur une soucoupe volante, le thème étant *Cargo Cult*. C'est une façon symbolique de clore notre expérience: il ne reste de la douce folie de cette semaine qu'une mémoire, qu'un souvenir collectif. Chacun rentre chez soi en rêvant déjà au prochain *Burning Man*. La spiritualité aura pris une place importante dans notre quotidien pour la durée de l'événement: la (re)connexion avec soi, avec les autres, avec la nature et le grandiose nous aura permis de nous présenter sous un meilleur jour. On peut toujours penser qu'il n'en aurait pas été ainsi si le *Burning Man* avait duré plus longtemps. Au fond, c'est peut-être là que réside la beauté de l'expérience éphémère. Sa pérennité demeure de l'ordre du mystère.

Ce texte est tiré de témoignages de participants de l'édition 2013.



Photos: TinMar - Témoignage: Julien BELLEY

LES POP-UP SHOPS: L'EXCLUSIVITÉ ILlico

Annabel GAGNON

AUTOUR D'UNE TASSE DE THÉ, MES AMIES ET MOI NOUS SURPRENONS (ENCORE) À PARLER DE MAGASINAGE. EN CONSTATANT LA LENTEUR À LAQUELLE MON THÉ AU JASMIN INFUSE, JE SONGE AU RYTHME EFFRÉNÉ AUQUEL LES GENS AUTOUR DE MOI VIVENT LEUR VIE. JE ME QUESTIONNE SUR LEURS HABITUDES DE CONSOMMATION, VU LES INNOMBRABLES MOYENS EXISTANT AUJOURD'HUI POUR SE PROCURER LA-CHOSE-QUI-NOUS-MANQUE-ET-QU'ON-VEUT-TOUT-DE-SUITE.

« - Je recherche une sortie divertissante.

- Moi, un service non-agressif.
- La musique et la mise en place d'une boutique me donnent l'envie d'acheter!
- Moi, je trippe sur les *pop-up shops*!
- ... Les *pop-up* quoi? »

La tasse de thé n'est plus si apaisante tout à coup.

C'est au début des années 2000, aux États-Unis, que ce phénomène expérientiel a vu le jour. Il s'agit des boutiques éphémères, communément appelées *pop-up stores*. C'est par l'utilisation de camions, de présentoirs démontables, de kiosques et même de conteneurs à déchets que ces boutiques prennent forme et se déplacent. La durée peut être de quelques jours, de quelques semaines ou de quelques mois, tout dépendant de ce que l'on veut offrir. Elles offrent une expérience de magasinage pratique, rapide et sensorielle.

Que ce soit pour le lancement d'un nouveau produit, pour créer un *buzz* ou simplement pour écouler les stocks de manière originale, ce concept fait fureur à travers le globe. En naviguant sur le web il y a quelques semaines, j'ai même appris qu'il existait des entreprises ayant pour mission d'offrir ce service de A à Z aux compagnies: Les entreprises *Pop My Shop* et *My Pop Up Store* en sont des modèles. D'autres domaines utilisent aussi ce genre de marketing ; certaines galeries d'art, des restaurants et même des barbiers ont tenté l'expérience.

Un bon exemple pour illustrer que l'idée est plutôt éclatée; la marque Louis Vuitton vient tout juste d'ouvrir le *Pop-up store L'Aventure* sur l'avenue Montaigne à Paris. Cet événement unique a lieu du 12 septembre au 31 décembre 2013. C'est en utilisant un espace commercial traditionnel qu'ils ont choisi de présenter leurs produits. S'inspirant du motif monogramme et imaginée par le journaliste Tyler Brûlé, la boutique style globe-trotter offre une expérience inspirée de voyages en Afrique et en Asie. La particularité est qu'ils offrent des produits exclusifs en plus de services personnalisés, comme que le marquage à chaud et la peinture d'initiales sur les sacs. Rien de moins!

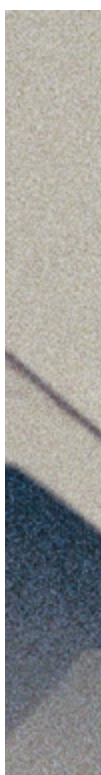
Quand je pense à cette tendance mondiale, ce qui me vient en tête c'est l'accent qui est mis sur la culture des entreprises, sur la mise en marché et sur la nécessité d'une durée limitée. C'est particulier de croiser des commerces dont la date de début et de fin est affichée, telle une heure d'ouverture sur la porte. Les magasins, tels qu'on les connaît, ont plutôt ten-

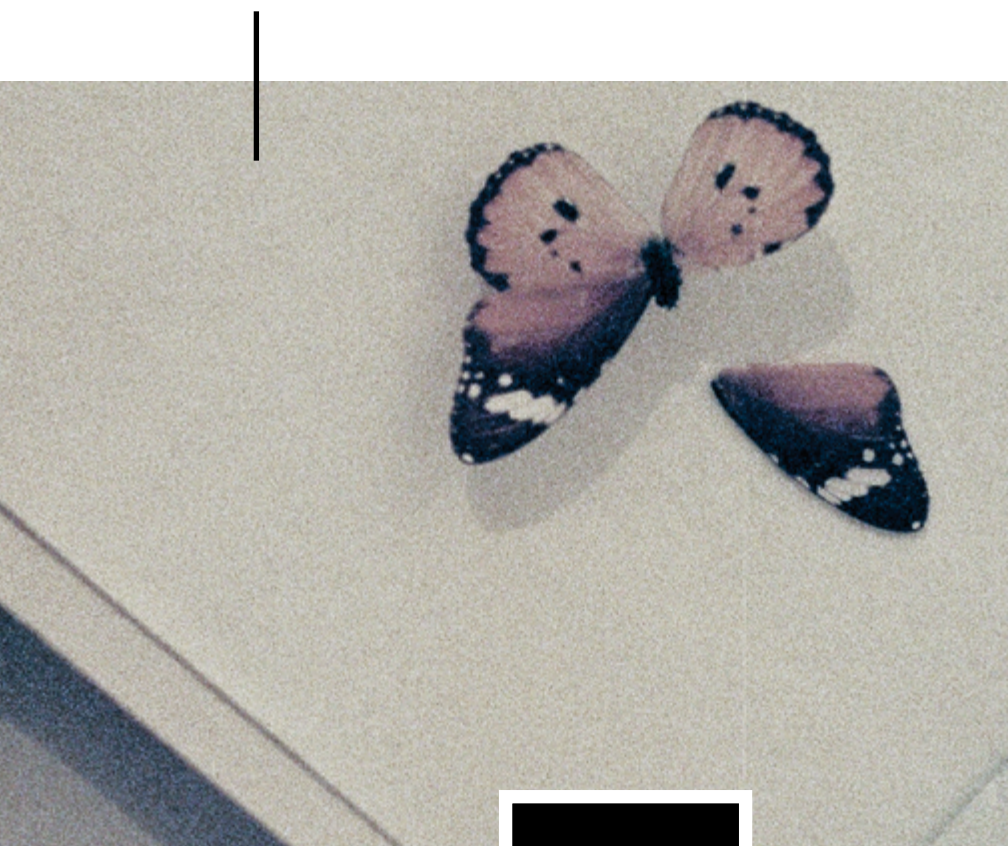




dance à vouloir s'établir et perdurer. Qu'est-ce qui pousse les gens à acheter dans ces espaces si petits et momentanés? Compte tenu des divers moyens de consommation qui sont à notre portée et de la sollicitation constante que génèrent les publicités, nous sommes devenus habitués à ce genre de processus. Nous cherchons à nous démarquer en tant qu'acheteurs et à vivre plus de sensations au quotidien. Si l'on pense aux *flash mob* ou mobilisations éclair, qui ont comme effets de faire réagir les gens et de les désorienter complètement, il est clair que la barre est aujourd'hui plus haute pour attirer l'attention des passants blasés.







3

2000/10

Karim MARIER

Nous avons souvent l'habitude de boudier la musique québécoise et francophone, la qualifiant de ringarde et de prosaïque. Pourtant, il existe de véritables joyaux qui furent laissés au passage. Au cours de la dernière décennie, nous avons englouti des tonnes de notes, de rythmes, de mélodies et de paroles. La satisfaction éphémère que procure la découverte d'un album pour le public est tout aussi exquise que celle de l'artiste qui matérialise une phase transitoire de son existence. Les modes changent, les albums se succèdent, et se rangent rapidement dans la discothèque du passé. D'ailleurs, la fin des années 2000 marque de manière très tangible le déclin des albums physiques pour le numérique.

Voici dix albums québécois francophones qui auront été représentatifs de notre jeune temps et qui auront contribué à façonner le milieu culturel local. Des albums qui avaient l'habitude d'être écoutés à répétition pendant une certaine période et qui doivent aujourd'hui, pour la plupart, déjà trainer dans une boîte quelconque, au fond de la vieille garde-robe de l'enfance et de l'adolescence.

1— LA VALLÉE DES RÉPUTATIONS / JEAN LELOUP (2002)

La vallée fut le dernier album original de Leloup avant qu'il ne se proclame Leclerc. Sur une note nostalgique, il donne vie à de sublimes compositions comme *Paradis perdu* et *Balade à Toronto* où il lance: «Un jour on est vieux et puis seul et rien ne reste plus que la fierté d'avoir aimé correctement». Sa poésie séduit et sa verve passionne.



6— LE CŒUR DANS LA TÊTE / ARIANE MOFFATT (2005)

Le cœur: Montréal, hymne à l'amour pour la métropole, une authenticité saisissante et une sensibilité ressentie dans la voix. La tête: deux prix au gala de l'ADISQ, un tremplin médiatique considérable et des pièces qui forment un tout très hétérogène. Avec ce deuxième album, Ariane Moffatt passe de révélation à interprète féminine de l'année.



2— LE COURS DES JOURS / DUMAS (2003)

«Rien ne sera plus comme avant», chante-t-il sur *Vol en éclat*. En abordant, avec brio, des sujets tels que l'amour temporaire et le plaisir à court terme, *Le cours des jours* offre une ambiance intimiste très bien construite. La voix apaisante de Dumas laisse place à des incontournables comme *J'erre*, *Je ne sais pas*.



7— COMPTER LES CORPS / LES VULGAIRES MACHINS (2006)

Plus pop sur cet album, le groupe punk/rock s'attaque toujours au système avec provocation et conscience sociale. Habile dans la dénonciation, ce passage au plus commercialisable aurait pu être incohérent et sans âme, mais au contraire, les VM n'ont jamais été aussi captivants, avec des extraits comme *Puits sans fond* et *Être un comme*.

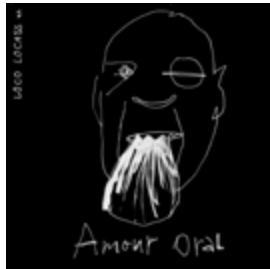


3 — GROS MAMMOUTH ALBUM TURBO / LES TROIS ACCORDS (2003)



L'absurdité et l'humour de leurs textes combinés aux rythmes simples et efficaces font des Trois Accords un groupe attachant qui amène une saveur insolite au paysage musical de l'époque. Qui ne se souvient pas avoir fredonné le refrain d'Hawaïenne dans l'autobus scolaire ou de Saskatchewan en découvrant sa géographie ?

4 — AMOUR ORAL / LOCO LOCASS (2004)



Libérez-vous des libéraux ? Après 10 ans au pouvoir, le PQ leur succède. W Roi ? Après deux mandats, il plie bagage et retourne au Texas. D'actualité en 2004, le rap engagé d'Amour Oral marie adroitement politique et culture populaire. Avec une réalisation hors pair et une myriade de jeux de mots astucieux, Loco Locass cartonne.

5 — TROMPE-L'ŒIL / MALAJUBE (2005)



Avec cet opus coloré, Malajube propulse Montréal -40C et ainsi la chanson franco-québécoise alternative dans une panoplie de pays non francophones. Avec une fougue musicale contagieuse, cette œuvre va dans toutes les directions sans jamais se perdre. Le groupe n'a pas réussi, jusqu'à ce jour, à surpasser cet album.

8 — LA FORÊT DES MAL-AIMÉS / PIERRE LAPOINTE (2006)



On ressent ici l'espoir, le désir et la tragédie, mais aussi la crainte de disparaître dans *La Forêt des Mal-Aimés* après un succès momentané. « Ce n'est sûrement pas de briller qui nous empêchera de tomber », peut-on entendre sur *Deux par deux rassemblés*. Au cœur de sa forêt, Lapointe réussit à confectionner toute une épopée musicale.

9 — LE VOLUME DU VENT / KARKWA (2008)



Le pouvoir de cet opus réside dans la qualité de ses textes et dans son atmosphère transcendante. En passant par *Oublie pas* et *La Facade*, *Le volume* est un véritable voyage sonore. Karkwa, par l'entremise de cet œuvre organique, nous donne accès à un univers singulier pour un peu moins d'une heure.

10 — CŒUR DE PIRATE / CŒUR DE PIRATE (2009)



Les premiers pas de la femme enfant sur scène nous transportent dans une bulle remplie de candeur, d'innocence et de piano. La fragilité juvénile qui l'habite enchante. Cœur de pirate propose, avec cet album éponyme, des pièces comme *Francis* ou *Comme des enfants*, qui s'accrochent à une jeunesse éphémère.

LE MUR

Jules SABOURIN

L'ART DE RUE NE LAISSE PERSONNE INDIFFÉRENT, TELLEMENT IL EST LÀ, PRÉSENT, VIVANT ET MOURANT DEVANT NOS YEUX PARFOIS ÉMERVEILLÉS, PARFOIS INCOMPRÉHENSIFS, PARFOIS CARRÉMENT DÉGOÛTÉS DEVANT CERTAINS SPÉCIMENS D'UN FLAGRANT MANQUE DE GOÛT.

« Au commencement était le verbe ». Puis ensuite vint à certains l'envie de l'écrire, ce verbe, sous le regard forcé de tous. Pas dans un livre, trop subtil. Ni dans un communiqué officiel, trop autoritaire, trop *officiel*, justement. Comment s'y prit-on ? Rien de plus simple : en l'apposant sur toutes les surfaces qui offrirent la joue à sa main délinquante avec une application de publicitaire chevronné, mais sans le centième du budget de celui-ci. Le graffiteur et son art éphémère étaient nés, accompagnés de l'idée qu'il est possible d'afficher un message, un code, un *tag* n'importe où et n'importe quand sur la toile architecturale qu'offrent les jungles de béton modernes.

D'abord, personne ne peut affirmer ne jamais en avoir vu. Ce serait mentir : il est partout. L'art de rue ne laisse personne indifférent, tellement il est là, présent, vivant et mourant devant nos yeux parfois émerveillés, parfois incompréhensifs, parfois carrément dégoûtés devant certains spécimens d'un flagrant manque de goût.

Des ruelles aux boulevards en passant par les autobus, les trains, les gares désaffectées, les toitures voyantes et les façades d'édifices en cour de ravalement, les graffitis sont devenus une sorte de seconde nature à la ville postmoderne. Vous marchez au centre-ville de Paris, Tokyo, New York ou Sydney et votre œil se posera, bon an mal an,

sur une quantité de *tags* trop grande pour en faire ne serait-ce qu'un décompte sommaire. Ils font partie de nos vies à un point où ils semblent sortir du champ de vision de quiconque ne s'intéresse pas à décoder leur signification particulière, leurs particularités, leurs petites ou grandes histoires. À un point où ces hiéroglyphes à même la brique deviennent pour le néophyte une partie intégrante du



paysage urbain, au même titre que les dalles qui composent le trottoir ou que les sans-abris faméliques qui tendent la main à leurs confrères indifférents.

Une chose est sûre : l'écriture à même les murs de la cité ne date pas d'hier. À Paris, pendant la Révolution française de 1789, les écriteaux revendicateurs pullulent sur l'architecture de la Ville Lumière. En 1870, alors que l'affichage publicitaire et politique est en voie de conquérir complètement l'espace public, les murs deviennent le nouvel espace d'expres-

sion populaire. Car comme le souligne Michel Drouin, photographe d'art de rue depuis plusieurs décennies, « le graffiti naît toujours sur les lignes de front.

Il est là où la ville frémit, dans les lieux hautement urbains où se jouent les crises, les tensions sociales comme politiques. »

Des tensions comme celles-là, il en existe encore. Mais lorsque j'en fais part à un artiste de rue que je connais depuis longtemps- appelons-le Léon-, qui a *tagué* et *retagué* tous les coins de la ville depuis bientôt dix ans, il me



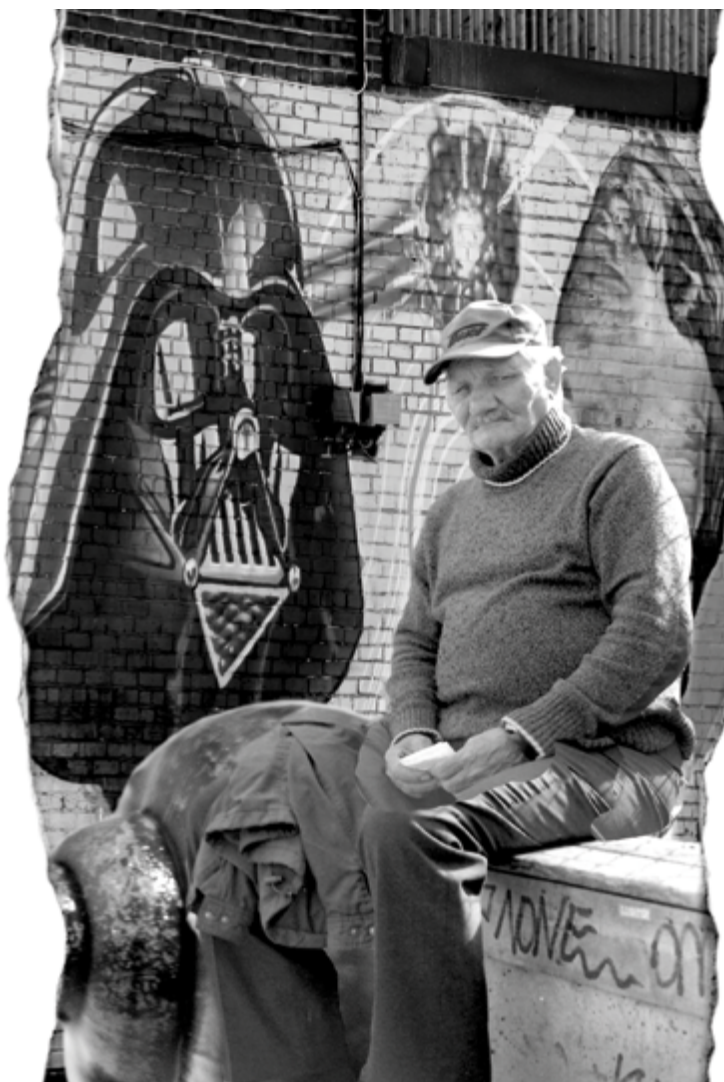
répond que le graffiti est aujourd'hui un art surtout égoïste : « Les gens font ça pour eux-mêmes, affirme le jeune homme au vif regard bleu clair. Le but, c'est d'écrire ton nom partout dans la ville pour qu'on te reconnaisse. Il y a une forme de contestation sociale qui transcende le geste, dans la mesure où c'est illégal de peindre une surface qui ne t'appartient pas, mais le graffiti c'est devenu de la représentation, de la *visibilité* pour le simple fait d'être visible. C'est comme les réclames publicitaires que l'on nous impose partout, sauf que la grosseur d'un graffiti ne dépend pas de la fortune que l'on possède, c'est donc beaucoup plus démocratique ».

Et qu'ont-ils à vendre, ces publicitaires du dimanche ?

« Rien du tout, s'étonne Léon. En fait, faire du graffiti est la *seule* forme de publicité qui te coûte de l'argent sans te rapporter un sou », remarque-t-il avec justesse.

En rentrant chez moi au crépuscule, je mire leurs lignes diverses. Les *graffs* couvrent l'entièreté des murs sur lesquels se pose mon regard, qui ne sait décider s'il préfère ces peintures mi-abstraites, mi-figuratives, mais certainement éparées, à la morosité grise du décor qui se trouve derrière. C'est alors que je repense à ce que Léon m'a dit : « Je ne sais pas trop ce qui me motive à peindre, en fait. C'est une passion, pas de doute. Parfois, je finis de travailler et j'ai envie d'aller mettre de la peinture sur de la brique. Une impulsion, une envie profonde. Aussi simple que cela ».

Le soleil à l'horizon fait ses derniers adieux à une belle journée d'automne, laissant le ciel barbouillé d'une sorte d'apothéose de mauve et de rose. Et je songe que les artistes qui peignent les murs de nos villes sont probablement en quête d'un peu d'éternité, eux aussi, d'une touche de couleur personnalisée à ce monde qui ne nous appartient plus, de leur trace apposée hors de la légalité, quelque part sur la grande toile cosmique, alors qu'ils réalisent avec effroi que leur art, comme la vie, est éphémère.



Photos : Hubert TRAHAN - huberttrahan.com

ALEXANDRE BARRETTE...

et personne
d'autre!

2 POUR 30 \$

**OFFRE SPÉCIALE POUR
LES LECTEURS DU CULTE**

Valide du 5 au 20 décembre

Mentionnez le code
promotionnel **CULTE**
et présentez votre carte
étudiante à la billetterie
du Théâtre St-Denis.

22 FÉVRIER à 20 h
THÉÂTRE ST-DENIS

Phaneuf

Québec 
Crédit d'impôt
spectacles 

alexandrebarrette.com

 facebook.com/AlexandreBarretteHumoriste



CHER RABII RAMMAL

Mélissa TARDIF

042

Cher Rabii Rammal,
j'espère que tu liras en entier cette lettre que je t'adresse.

Il y a quelques mois, j'ai découvert tes textes sur le blogue d'Urbania et j'ai recommencé à fréquenter assidûment les soirées d'humour de la relève. Comme tu le sais, aujourd'hui j'ai décidé d'écrire un texte sur le rire et ce n'est pas évident à démystifier comme phénomène.

Vendredi soir, je suis allée seule à *Homa* fait rire parce que j'avais besoin de mon rendez-vous hebdomadaire avec des humoristes. Je n'étais pas accompagnée parce que, le vendredi, les gens normaux ont déjà des soirées de prévues. J'suis la seule fille bizarre pour qui la soirée idéale, c'est d'aller voir des humoristes émergents. Je m'assois donc seule à une table un peu à l'écart alors que j'aimerais être devant le stage, comme d'habitude. Les unes après les autres, les chaises autour de moi sont empruntées pour combler les tables animées.

«Est-ce que cette chaise-là est prise?»

«Non, tu peux la prendre, j'suis venue toute seule.»

«Ben là! Viens t'asseoir avec nous devant

la scène.»

Deux minutes plus tard, j'étais assise avec Jonathan, Karine et Pierre-Luc, mes amis d'un soir. Devant ma bière, gracieuseté de Jo, j'avais soudain l'impression d'être moins seule. Ce n'était pas la première fois que j'y allais seule, la fois d'avant c'est Chantal qui m'avait accueillie à sa table. La réalité, c'est que chaque fois qu'on éclate de rire devant des humoristes comme toi, Rabii, la notion de solitude n'existe plus. Une salle qui rit, ça devient une seule personne. Le rire, c'est un lieu commun où des inconnus se rejoignent sans discrimination, sans tabou. Ces gens que tu ne connaissais pas au début de la soirée sont devenus tes complices avec qui tu partages un moment de bonheur intense où tu ne penses à rien d'autre qu'à rire.

Mais moi, je pense aussi à toi, Rabii. J'ai l'impression que la job d'humoriste se base sur un phénomène aléatoire et incertain. Dans les soirées de relève, j'ai vu des triomphes et de profondes malaises. Chaque fois que vous montez sur scène, j'arrête de respirer.

Le plaisir que vous avez, je l'ai. Les malaises que vous vivez, je les vis. Je n'aurais jamais le courage de monter sur scène chaque semaine en sachant qu'une seule, en bien comme en mal, performance peut tout changer, positivement ou négativement. Tu me répondrais sûrement : « C'est le risque à prendre ». Reste que tu m'impressionnes Rabii, toi et tous les autres qui, soir après soir, prenez la décision de remettre votre avenir entre les mains des spectateurs qui ne veulent qu'une seule chose : rire. J'espère alors autant que vous que la foule vous laissera faire partie de cette communauté créée l'instant d'un soir.

Le pire dans tout ça Rabii, sais-tu c'est quoi ? C'est, qu'à la fin de la soirée, quand le bar se vide, quand vos stand-up font place au karaoké, le moment qu'on vient de vivre n'existera plus. Il n'aura duré qu'un instant. Jonathan, Karine et Pierre-Luc sont déjà passés à autre chose. Ce moment d'hilarité commune s'est envolé. C'était bref, mais c'était tellement bon.

Aujourd'hui, à travers cette lettre que je t'adresse, c'est à tous les humoristes que je parle. Ceux qui, dans ce monde individualiste,

créent des instants où les gens ne font qu'un et où de parfaits étrangers échangent des regards complices. J'espère que ces moments sont aussi libérateurs pour vous que pour moi parce qu'au final, ce qui comptent vraiment, ce sont les humoristes sur scène et leur connexion unique avec le public.

Bien à toi,
Mélissa xx

PS: Merci de m'avoir autorisée à utiliser ton concept

MORT DANS L'ŒUF

Florence TÉTREAU

NOUS SOUFFRONS D'UNE NOSTALGIE D'INFINI.
C'EST ABSURDE, MAIS C'EST AINSI.
— JACQUES BRAULT

Tu me dis rêver de mourir 46 fois par heure, soit presque une fois par minute.

Petit, tu croyais que l'ivresse était naturelle, constante. Ta mère t'avait amené boire une tisane au miel sous les sapins après l'école. Elle avait chuchoté *ici c'est notre abri*. Quelqu'un semblait avoir calfeutré la forêt pour empêcher le vent d'y entrer. Tu pouvais voir les flocons de neige faire du deltaplane entre les arbres avant de se poser doucement au sol. C'était d'une magnificence : ce jour-là, tu es mort sans arrêt.

Dès lors, tu avais assimilé que s'exalter à chaque minute était dans l'ordre des choses. L'odeur de conifères qui te revenait de temps à autre au nez te rappelait l'infini de ce moment en forêt. Tu portais ces images en toi comme un secret, entrevoyais le futur comme une suite évidente de beauté dans laquelle il fallait impérativement s'étendre et flotter.

Tu me dis *maintenant je ne vois que moi dans mon œuf miroir*. Que c'est la déconfiture chaque matin. Que tu as les yeux pochés à essayer d'être moins lucide, que c'est pas de ta faute, qu'on t'a habitué à l'ivresse, qu'on t'a trompé trop jeune. Qu'à présent que ton bras n'est plus assez long pour atteindre l'immense, tu te disloques l'épaule systématiquement tous les jours.

Tu me dis *c'est terrible, l'éphémère*. Que c'est une grosse créature qui court beaucoup trop

vite après avoir échappé une beauté-bombe violente à durée limitée. Que ton corps n'en peut plus de se mouvoir vide et empêtré dans le laid, que tes paumes s'usent à écrire des poèmes-carabines à défaut de pouvoir mourir toi-même. Que le langage cru ne suffit plus à retenir l'idée d'un fugace absolu et que les cages à papillons sont toutes grandes ouvertes dans la cour arrière.

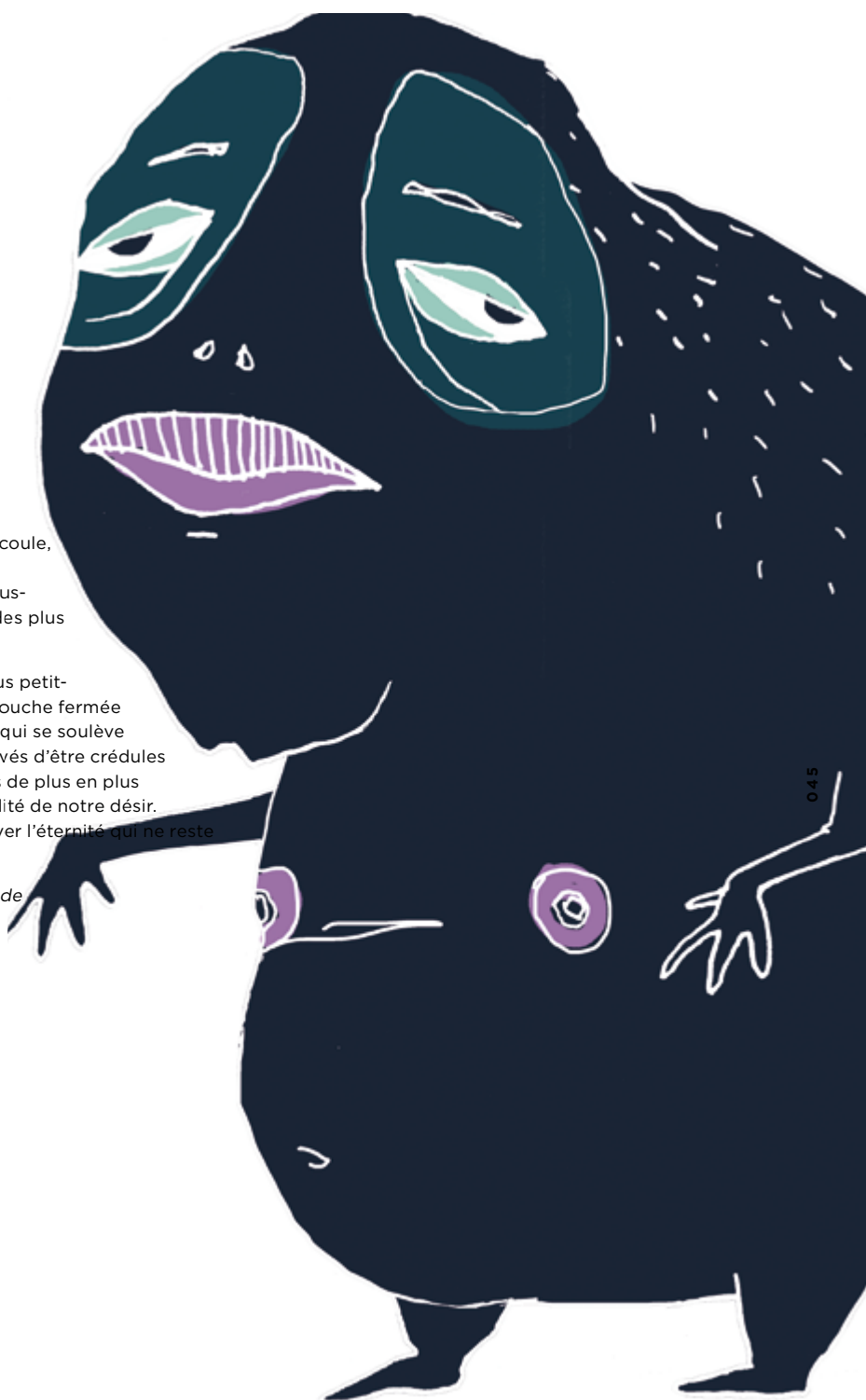
Je voudrais qu'on aille à la papeterie ensemble et qu'on vole des crayons. On se construirait une tente avec des couvertures dans le salon, on dormirait à même le sol. Je me réveillerais au milieu de la nuit et colorierais une aurore boréale au-dessus de ta tête. Tu ouvrirais les yeux dans un pôle nord montréalais et ne sachant si tu rêves ou pas, tu me dirais *ça y est, je meurs*. Le sourire sur ton visage serait une tisane au miel sous les sapins, nous deviendrions tellement légers que nous nous enfuirions de nos corps, loin, haut là-bas, légers et fous.

Tu dis *j'ai faim*. J'atterris brusquement dans les détails secs de notre petite existence. Le moment à frissons a fugué et son souvenir glisse déjà, de plus en plus faible dans ma mémoire. Il n'y a plus que nous deux, attablés devant un déjeuner comme les autres au resto du coin. Nous attaquons l'assiette sans grande conviction. Seuls nos couverts cliquettent, composant une triste musique d'ambiance. Ton couteau déchire l'œuf, le crevant d'un

coup. Le jaune, vaincu, coule,
se déverse
lentement. Sans éclabous-
sures. Dans un silence des plus
parfaits.

Pourtant, en secret, nous petit-
crions si fort. Hurlons bouche fermée
devant notre existence qui se soulève
trop peu pas assez. Crevés d'être crédules
et d'attendre des morts de plus en plus
espacées. Las de l'irréalité de notre désir.
Vieux de vouloir éprouver l'éternité qui ne reste
jamais.

Tu me dis *le café est tiède*
et je le sais tellement.



JE TE LIKE

Fannie DESCHÈNES

046

IL FUT UN TEMPS OÙ, POUR AVOIR UNE VIE SENTIMENTALE ENRICHIE, IL FALLAIT MAÎTRISER LE LUTH ET L'ALEXANDRIN. L'EXPRESSION DE LA PASSION POUR L'AUTRE DEVENAIT UN ART DIGNE DES PLUS BEAUX FILMS QUI FONT ROUGIR LES PRÉPUBÈRES. AUJOURD'HUI – THANKS, ZUCKERBERG! – IL NE SUFFIT QUE D'UNE CONNEXION WI-FI ET LE TOUR EST JOUÉ!

Vous aurez compris qu'on parle ici du courrier du cœur version 2013 : *Spotted*, ces pages Facebook qui reprennent l'expression popularisée par l'émission *Gossip Girl* (XOXO!) et qui permettent de publier des messages sous le couvert de l'anonymat. Le mouvement a pris racine dans les écoles de Grande-Bretagne, pour rapidement se répandre comme une trainée de poudre. Maintenant, chaque recoin de la ville peut avoir sa page *Spotted* : les établissements scolaires (on compte 3698 mentions j'aime pour la page consacrée à l'UQÀM), les restaurants, les commerces, et même les rues – il y aurait de beaux spécimens sur la rue Masson, selon Facebook!

Qu'est-ce qui explique la popularité de ce phénomène? John Suler, professeur en psychologie de l'université Rider, a découvert une partie de la réponse, qu'il a appelée *online disinhibition effect* ou, en bon français, l'effet de désinhibition en ligne. Pour résumer sa pensée, lorsqu'on est *pluggé* sur la grande toile, on cherche en quelque sorte à se découvrir et à vivre notre vie différemment, tel un effet de catharsis où l'on sublime nos désirs et pensées sous forme de statuts. On se crée donc une personnalité 2.0, qui se lâche

lousse à mesure que nos doigts courent sur le clavier. À l'abri des regards, sans avoir de réelle interaction,

on est donc porté à écrire sans réfléchir, d'autant plus qu'on se déresponsabilise puisqu'on est sous le couvert de l'anonymat. La chronologie est un autre facteur de désinhibition : dans une conversation face à face, la réaction est instantanée, tandis que sur internet, cela peut prendre des minutes, des heures, des jours. On n'a donc pas à gérer la réponse de l'autre.

En fait, *Spotted* est la version 2013 du message dans une bouteille lancée à la mer, mais en moins poétique.

C'est ainsi que lorsqu'on croise le regard d'un beau spécimen en sortant du métro ou en entrant dans un dépanneur, le romantisme du moment (le sarcasme est palpable ici) pousse à déclarer cette attirance, aussi éphémère soit-elle. Ce qui est bête, c'est que contrairement à la bonne vieille méthode de crier sur les toits, les écrits restent. Et ces écrits sont souvent peu élogieux : ayons une minute de silence en mémoire de la grammaire française qui meurt à petit feu.

Si écrire sur les pages *Spotted* est explicable d'un point de vue psychologique, que penser de ceux qui consultent les publications? Dur de croire qu'on peut s'abonner à trois ou quatre pages, «juste pour le lol». Démonstration de narcissisme 2.0 ou recherche désespérée de l'amour *fast-food*? Le fait est que fréquenter ces pages nuit clairement au romantisme; on est très loin d'idylles à la Roméo et Juliette. Et tout comme la nourrice dans l'histoire, certains s'improvisent entremetteurs boiteux sur *Spotted*. Qui sait, *taguer* ton amie aux cheveux bruns va peut-être lui permettre de trouver son âme sœur? Bon chan' comme on dit.

 **SPOTTED**
29 novembre 2013

S/O au 2 belle brunes dans le Mado Jean talon
hier soir vs etes fucking belle.

J'aime · Commenter · Partager 217 9 1

 **SPOTTED**
28 novembre 2013

Spotted a Maxime qui travail au gym tes beau
manifeste toi.

J'aime · Commenter · Partager 14 6

 **SPOTTED**
18 novembre 2013

La belle latino dans la cafette du R, je t'ai croisé
en face de l'Ascenseur du 2... On s'est dit salut...

J'aime · Commenter · Partager 213 32

 **SPOTTED**
23 novembre 2013

Un gros S/O au gars sa 158 direction St-Espirit qui
laidait pas mon ami le dépasser pi qui y crissout
les brake dans face pi qui danchais après, Tk tu
faisais moins tout petit cri** de toff qu'on à pogner
une lumière rouge pi qu'on était 3 gars dans le char
pi toi tout seul avec ton amie t'étais dans une
COBALY BLEU.

J'aime · Commenter · Partager 11 8

 **SPOTTED**
3 octobre 2013

Spotted a la fille trop gentille qui est venu me
complimenter tantôt dans la salle d'entrainement.
merci, c'est bien de voir qu'il y a encore des gens
qui osent dire les choses en face!

J'aime · Commenter · Partager 100 3

* Les citations ci-haut sont malheureusement tirées de vraies pages *Spotted*. L'orthographe originale a été respectée.
Le Culte s'excuse pour les saignements d'yeux occasionnés.

4



NOIRE ET BLANC: LES TABOUS MONOCHROMES

Marilyn CÔTÉ

Un homme aime une femme. Rien de plus simple comme histoire. Et, on aura beau l'entendre mille et une fois, force est de constater qu'elle ne prendra jamais de rides. Artistes et auteurs trouveront toujours le moyen de captiver notre attention avec une bonne vieille histoire d'amour. Certaines histoires, par contre, se démarqueront du lot et, prendront une importance et une signification insoupçonnée pour leur société.

Bien que peu de jeunes le connaissent, le film *À tout prendre* de Claude Jutra peut prétendre à de telles aspirations. L'esquisse est des plus classiques : Claude s'éprend de Johanne, Johanne se prend de passion pour Claude. Mais, Claude est un cinéaste blanc pratiquant l'amour libre et découvrant son homosexualité, alors que Johanne est noire, mariée à un autre homme et songe à un avortement. Un peu complexe, mais pas à couper le souffle ; tous ceux qui lisent ses lignes ont fort probablement vu pire avec la fin de leur puberté. Or, si on considère que ce film fête ses cinquante ans cette année, la portée des thèmes qu'explore Jutra prend tout son sens. Toutes ses valeurs d'ouverture et d'acceptation que notre génération tient pour acquises sont remises en perspective par le grain d'une pellicule noire et blanche. Le brio de l'œuvre s'offre alors dans toute sa splendeur.

À l'époque où nos parents, en couches-culottes, étaient trainés à la messe du dimanche, plusieurs des pères fondateurs du cinéma québécois abordaient une succession de sujets controversés, et ce, sans le moindre complexe. En effet, *À tout prendre* ne se voulait pas un film provocateur,

mais autobiographique. Claude Jutra se sert du médium cinématographique pour raconter sa véritable histoire d'amour avec Johanne Harrelle et produire une scène montrant un couple mixte au lit, une première en Amérique. S'ajoutent à cette trame les rêveries du personnage principal ainsi que ses impressions et commentaires dans une narration hors champ qui renforce le caractère introspectif du film.

Peuplée d'artistes, de mannequins, d'acteurs et de fantasmes, la bulle Nouvelle Vague qui entoure le film semble faire fi de la société et de ses normes alors que le Québec n'en était pourtant qu'aux premiers chapitres de la Révolution tranquille. Le très impartial *Centre catholique national du cinéma* avait ainsi jugé le film malsain et à *proscrire*. Or, contrairement à Dieu, il faut croire que les tabous ne sont pas éternels, mais éphémères... Les conventions sociales qui régissent les interdits ont tellement changé que la nouvelle génération peut laisser de côté le superflu et revenir au véritable propos du film : un homme qui aime une femme.

Il ne faut cependant pas oublier le chemin parcouru par nos parents pour nous offrir une société où ni la couleur de notre peau ni notre nature ne peuvent nous empêcher d'aimer. Ne reste qu'à conserver cette ouverture d'esprit pour que nos enfants puissent à leur tour redécouvrir des films fondamentaux, tant pour notre cinéma que pour l'évolution de notre perception de la différence.

EXIL SÉDENTAIRE

Daphnée CÔTÉ-HALLÉ



L'UKRAINIENNE ÉBRÉCHÉE QUI VOULAIT ME CONVAINCRE DE CHANGER D'ORIENTATION SEXUELLE; L'INFIRMIÈRE DANOISE QUI VOLE DES MÉDICAMENTS POUR LES DONNER AUX CLANDESTINS; LA CANADIENNE DE VANCOUVER QUI M'A FAIT REGRETTER QUE LE CANADA SOIT UN PAYS AUSSI VASTE ; LES DIZAINES D'AUSTRALIENNES GRANDES ET BLONDES QUI CONFIRMENT TOUS LES CLICHÉS; BREF, TOUS CES GENS QUE J'AI RENCONTRÉS SUR LE VIEUX CONTINENT, QUI LE TEMPS D'UNE SOIRÉE, M'ONT TELLEMENT ENRICHIE DE LEURS HISTOIRES ET DE LEUR VÉCU.

Incapable de me remettre de mon triste retour de voyage, je recherche toujours, en vain, dans les banales facettes de mon quotidien, ce sentiment intense et exotique tant ressenti pendant ces quelques mois de *dolce vita* méditerranéenne. Inconsolable, je me suis dit que la meilleure façon de le ressentir à nouveau, était voyager dans ma propre ville. Accompagnée de Sarah et de son arsenal argentin, je me suis rendue dans une auberge de jeunesse à Montréal, question d'aller expérimenter cette idée alléchante et d'aller à la rencontre des voyageurs.

Récit d'une soirée surprenante.



19h00

Nous sommes accoudées au comptoir du bar de l'auberge Hi-Montréal, là où règne une ambiance de vieux sous-sol rassurant. Les effluves émanant de la cuisine adjacente stimulent déjà mes narines nostalgiques. *Pabst* à la main, je regrette aussitôt cette idée d'article et rougis déjà à l'idée d'aller forcer le contact avec des inconnus. Nous choisissons notre première proie, un Australien résidant à Vancouver. Conversation timide, un brin banale, quoique fascinante sur certains points : sans aucun billet de retour, Gilbert est venu s'installer au Canada simplement pour fuir l'Australie. « Pourquoi le Canada? », lui demande-t-on, incrédules. « Pourquoi pas? », nous répond-il.

19h25

Nous retournons au comptoir. J'y entame une conversation avec un Français de Bordeaux. Arnaud, 32 ans, a tout vendu pour venir s'acheter une moto en Amérique et parcourir le continent au gré de ses envies. Quand je lui demande s'il a encore un « chez-soi », il me répond avec toute la délicatesse et la sagesse du monde que son « chez-soi », c'est sa moto et qu'il trouve son réconfort dans sa liberté. Flairant le potentiel sensationnaliste de son histoire pour le bien de mon article, je m'y attarde,



avec un franc-parler presque dérangeant. J'apprends tout sur sa vie : Arnaud n'a comme limite que son budget et va jusqu'à s'aventurer hors des sentiers battus avec sa BMW. Arpentant l'Amérique au jour le jour, il devient un brin émotif lorsque je le questionne sur sa vie sociale: «Ce pincement au cœur lorsque vous décidez de ne pas prendre les coordonnées d'une personne avec qui vous avez tout partagé le temps d'une soirée, ça fait partie du compromis du voyage. Je préfère quand ça brûle un instant et que ça s'éteint ensuite. Tu y repenses, puis tu repars pour autre chose, mais le souvenir, lui, il reste». Nous nous regardons un instant en silence, considérant la profondeur de ses paroles et l'absurdité de la situation, puisque c'est exactement ce qui se passe entre nous.

20h11

Tentative échouée de socialisation avec des étudiants allemands en ingénierie. On est loin de la profondeur d'Arnaud: on apprend seulement qu'ils sont en échange à Toronto et qu'ils sont en visite à Montréal. Banal.

20h25

Je m'efforce à comprendre ce que Steph et Elizabeth me racontent dans leur accent *british* des plus prononcé. Voyageant seules, elles sont toutes deux originaires d'une ville en périphérie de Londres et se sont rencontrées quelques minutes avant qu'on ne les dérange. Elles voyagent également pour fuir, le temps de quelques mois, leur pays qu'elles définissent de «*same, but different*». On se surprend presque à s'échanger nos numéros de téléphone tellement j'ai envie qu'elles soient mes amies. Nous allons aux toilettes, et au retour, elles se sont évaporées, ne laissant que deux verres vides et une envie de boire du thé comme traces de leur passage.

21h07

Je n'y crois pas mes oreilles. Comble du cliché confirmé, nous parlons à des Belges CHOCOLATIERS. En stage d'observation à Montréal, ils semblent insultés lorsque je leur fais part de ma consternation face à leur présence ici : « C'est comme si on allait prendre des cours de poutine chez vous! ». Je fuis discrètement.



Photos: Sarah BABINEAU

21h30

Comme si toute la francophonie européenne s'était passée le mot pour confirmer des stéréotypes devant nous ce soir-là, cinq Français m'encerclent subitement et me questionnent directement sur ma présence ici, et très (trop) vite sur ma vie amoureuse. Sarah vole à ma rescousse et la conversation déboile sur les différences Québec/France; le classique. Après quelques bières, on apprend par eux que «sucer n'est pas tromper» et que «les Françaises deviennent agréables après minuit». Également, chères lectrices québécoises, semblerait-il que vous êtes trop complexes et traditionnelles dans vos relations.

En fin de soirée, Sarah et moi nous éclipsons au moment où les Français se déplacent vers un autre bar. Peut-être parce que notre état d'esprit n'est clairement pas le même qu'eux, nous quittons dans un coup de vent, silencieuses, pour retourner à notre quotidien.

Pensive, je réalise le caractère sacré et universel de ce lieu. Tout me semble désormais futile et j'envie la liberté de ces voyageurs. Le motif récurrent de voyager pour fuir me trotte en tête. Fuir quoi? Tous semblent l'ignorer et être ici pour le trouver.

Chose certaine, nous avons trouvé le moyen d'être dépaysées chez nous et de voyager à petit coût (12\$ pour 3 pintes!). Sarah a d'ailleurs abordé l'idée de faire une tournée des auberges montréalaises avec un faux prétexte journalistique, juste pour le plaisir. Si jamais l'envie vous prenait de nous voler notre concept, sachez que *Le Culte* l'a déjà réalisé au moment de lire ces lignes.



COUP DE FOUDRE

Renaud MARTEL-THÉORÊT

COMMENT COURT-CIRCUITER

LE DESTIN QUAND TON ÂME

SŒUR PASSE COMME UN ÉCLAIR

Ça m'est arrivé dans l'autobus 125 direction Ouest, et dans l'abribus juste avant. Au Second Cup coin St-Denis et Maisonneuve ainsi que dans la file d'attente du VUA. À de multiples reprises ça s'est passé dans le pavillon Judith-Jasmin, et pas la peine de dire que c'est récurant à partir du moment où j'emprunte un corridor de l'UQAM.

Je pourrais parler d'une tonne de choses, mais je fais référence au coup de foudre. Bon, pas LE vrai coup de foudre, plutôt les chocs sporadiques de 50 000 Volts que je reçois à chaque belle face que je croise.

Au risque de me prendre pour Zeus, j'ai décidé de consacrer mon article aux mille et une fois dans une journée où un malencontreux *eye contact* soutenu avec un inconnu t'as fait remettre en question ta situation conjugale ou l'impeccabilité de ta mise en plis. On a tous une petite Stacy, 14 ans, qu'on cache quelque part au fond de nous et qui voudrait bien croire que son prince charmant va surgir au prochain coin de rue. Filles comme garçons, la petite Stacy a bien compris les

leçons des films de Disney; c'est juste qu'elle est plus exubérante chez certains que chez d'autres. Personnellement, je dois avoir une âme sœur à chaque station de métro... sauf peut-être à la station Monk, pour une raison purement phonétique.

Le problème, c'est que souvent ces *crush*-là ne durent pas. Après les deux minutes consacrées à t'imaginer dix scénarios pour aborder la personne, après t'être illustré votre future maison et avoir trouvé une solution pour régler la chicane concernant le nom de vos éventuels enfants, la réalité te rappelle à l'ordre. Tu te rends compte qu'encore une fois, Stacy s'est emportée. Que t'es allé trop loin. Non, littéralement, que t'es allé trop loin parce que t'as oublié de sortir à ton arrêt de bus et que l'inconnu qui allait devenir ta tendre moitié est disparu dans le néant. C'est bête.

Bref, à toi qui semble accablé d'un Cupidon qui refuse de coopérer, je t'ai préparé une brève liste de solutions pour t'aider à concrétiser ces courts et cruels moments d'extase fictive, en réelles idylles. Attention, je me soustraïs de toutes responsabilités si la situation ne se termine pas comme prévu!

- Si la personne est accessible, la solution la plus classique est d'aller te présenter pour casser la glace. Oh ! Tu n'as pas de prétexte pour l'aborder ? Fais subtilement une jambette à un passant. Le rire rapproche les gens...
- Il n'y a pas de passant ? Dirige le croque en jambe vers la personne convoitée. Bon, il n'y a pas juste la glace qui risque d'être cassée, mais dans les films c'est comme ça que les héros gaffeurs rencontrent l'amour !
- Fais preuve d'audace et vole-lui son portefeuille ! Ensuite, soit l'âme charitable qui s'occupe d'aller lui porter en main propre. Grâce aux informations que tu auras subtilement soutirées, son adresse sera désormais en ta possession.
- Les pages Facebook *Spotted*. Bon, ton appel à tous risque de se perdre entre un poème lourd et une description de fille *average* remplie de fautes d'orthographe. Mais, si tu vains cette peur inconditionnelle que le gestionnaire de la page — à qui tu vas envoyer ton message — te connaisse, il y a des chances que tu retrouves le nom de la personne recherchée.
- Les applications de rencontre comme *Tinder*, *Grindr* et *Blindr*. Si t'es prêt à mentir sur la façon dont vous vous êtes rencontrés, dépêche-toi d'ouvrir le logiciel avant qu'il ne s'éloigne. Si ça se trouve, il y est inscrit et ça va t'éviter de faire trébucher quelqu'un pour oser lui parler.
- Suis-le ! Vas-y à fond dans le *stalkage* et fais le même chemin que lui jusqu'à ce que tu découvres son adresse. Ensuite, prends-toi pour le ou la voisine et va lui demander une tasse de farine.
- Tu ne veux pas faire le sale boulot ? Engage un détective qui va se charger de l'espionner à ta place. J'en connais un qui est rendu expert dans le domaine...

- Gagne à la loterie et investis dans une campagne publicitaire majeure afin de retrouver la personne !
Particulièrement efficace si elle portait une robe rouge et était assise sur un banc de parc.
- Utilise les nombreux outils de recherche sur les médias sociaux comme les amis en commun, les listes de participants aux événements et la recherche d'«amis» par localisation géographique ou par emploi. Puis, commence cette histoire romantique avec un *poke*.
- L'individu travaille dans un établissement particulier ?
Félicitations, t'es le nouveau client régulier de la place !
Si ton immersion réussit bien, il ne te suffit que d'un peu de temps pour qu'il se souvienne de toi. S'il travaille dans un centre de dépistage, oublie le plan.

* Alternative plus rapide : va lui porter ton CV et fais-lui des beaux yeux. Tu te fous de l'emploi, mais tu veux qu'il connaisse ton nom et ton numéro de téléphone !

- Le *crush* s'est produit pendant que tu étais dans un bar ?
Pour une situation aussi clichée, opte pour la solution des désespérés. Ton numéro de téléphone et ton nom sur un bout de papier, glissé subtilement dans sa poche. Non, ça ne fonctionnera pas, mais sur le moment tu vas être certain que oui, et tes amis vont avoir la paix. (Surtout que faire des jambettes dans un bar alors que tout le monde est saoul est une très mauvaise idée!)

Si après toutes ces procédures tu n'as toujours pas été en mesure d'entrer en contact avec l'hypothétique deuxième parent de tes enfants, alors abandonne et passe au prochain. Au besoin, fais un transfert, t'auras peut-être plus de chance sur la ligne verte ! Si au contraire tout s'est déroulé à merveille, alors félicitations ! Si elle toutefois à ta Stacy qu'il ne faut pas oublier le caoutchouc si elle ne veut pas être sous le choc dans neuf mois !

OCCUPATION DOUBLE, OU L'INSOUTENABLE LÉGÈRETÉ DE L'ÊTRE

Sophie BERNIER-BLANCHETTE

UN JOUR J'AI EU UN FLASH. LA SEULE
OPTION VALABLE POUR AVOIR UNE
EXISTENCE DIGNE DE CE NOM ET ÊTRE
UN JOUR REMARQUÉE POUR AUTRE
CHOSE QUE MES VIDÉOS DE CHATS
SUR FACEBOOK, C'ÉTAIT DE DEVE-
NIR LA FILLE DE COMM PARFAITE.
CONNAÎTRE TOUTES LES NOUVEAU-
TÉS, FAIRE DU BÉNÉVOLAT, AVOIR
DANS MON CERCLES D'AMIS DES
STARS MONTANTES DU WEB, FLIRTER
AVEC UN ARTISTE ÉMERGENT ET J'EN
PASSE.

À cette époque de ma vie,
je commençais l'universi-
té, tout ce que je trouvais
hot c'était Urbania,
Audrey Hepburn et les
festivals d'arts *under-*
ground, pis mon rêve
c'était d'avoir un iPhone.
Vous aurez compris
que j'étais le genre de
personne dont la seule
option possible pour avoir
l'impression
de VIVRE, c'était d'entrer dans
la fameuse clique des jeunes
influents des quartiers *cool* de
Montréal.

Seulement, quand j'ai finalement

été invitée à un lancement interactif dans un
pop up store danois d'une ruelle du Mile End,
j'ai décliné l'offre parce que j'étais en pyj et que
c'était la finale
d'Occupation Double.

C'est là que j'ai compris que non, je ne serai
jamais « dans le vent » et qu'une différence
flagrante me rendait impossible l'accès à cette
clique de visionnaires à l'affut du moindre
balbutiement
du nouvel artiste venu d'une contrée lointaine.
Ce fossé qui existait entre moi et l'étudiant
type de communication était dû à une pratique
tabou que j'exerçais depuis l'enfance.

Pour moi, le comble du bonheur, le divertis-
sment pur, réside dans l'écoute ponctuelle
d'Occupation Double.

S'il vous plaît, poursuivez la lecture même
si à partir de maintenant vous ne pouvez plus
me regarder dans les yeux.

L'écrire ici m'enlève un énorme poids sur les
épaules, puisque je vis avec ce secret depuis la
toute première diffusion du tout premier épi-
sode où ces stars si vite oubliées ont marché
sur ce tapis rouge devant cet immense manoir
de Terrebonne. Parce que *oui*, jusqu'à l'an der-
nier, j'avais vu TOUS les épisodes de TOUTES
les saisons.

Je profite donc de cette tribune pour vous
expliquer pourquoi j'ai perdu autant d'heures
de ma vie à regarder celle des autres.



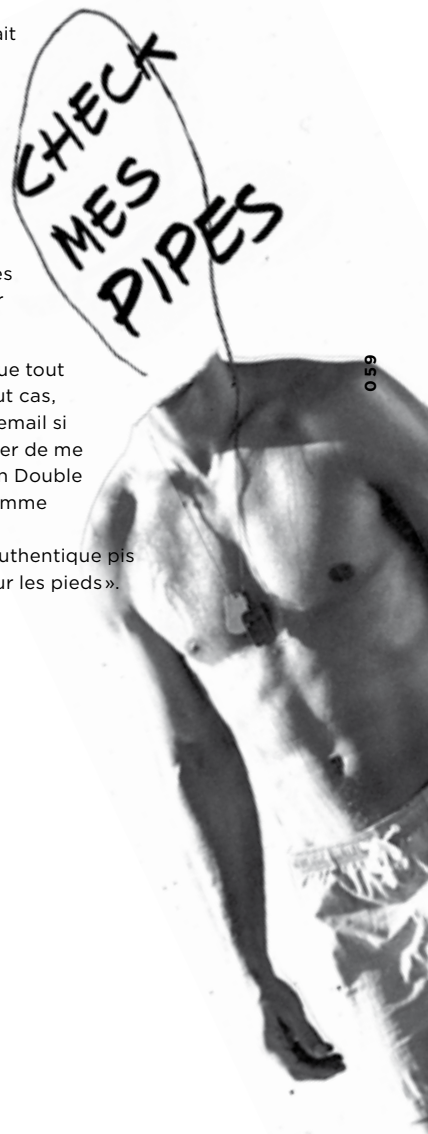
Occupation Double me donne le droit de m'attacher à des êtres humains sans espérer un quelconque futur ou une quelconque réciprocité. Mais le plus excitant, c'est que j'ai aussi le droit d'exprimer ma haine la plus profonde envers les filles en bikini et leurs réactions excessives. Je peux aussi sacrer directement devant eux et me dire que, ouin, si tous les gars sont comme ça au Québec, qu'est-ce qu'on va devenir nous, les filles aux petites jambes qui portent du medium? Bref, au lieu de faire du sport pour me défouler, j'écoute OD dans une couverte et ce qui se dit dans mon salon reste dans mon salon.

Je n'ai qu'à m'asseoir sur mon derrière et TVA me donne toutes les réponses à mes questions sur le genre humain. J'observe en toute quiétude le québécois type (accepte que le participant d'OD représente la majorité de la population québécoise) qui deviendra, ou qui est peut-être déjà un public cible à exploiter (non, on ne travaillera pas tous chez *Dare to Care*).

Finalement, Occupation Double a été d'une aide précieuse pour ma construction identitaire. Ayant accès à cette fenêtre sur le monde au début du secondaire, j'ai pu aiguïser mon sens de l'observation et ainsi apprendre quoi ne pas faire dans la vie, majoritairement dans ma vie sentimentale, aussi fade soit-elle comparée à ce que l'émission me pousse dans la gorge. Gloire à Dieu, je n'ai jamais été désillusionnée par ces coups de foudre qui explosaient deux semaines après la finale et

dont une moitié atterrissait derrière le bar du Radio Lounge. Je n'ai jamais eu d'amie *drama queen* qui voulait toujours se battre quand elle était saoule ou qui m'obligeait à magasiner chez Dynamite. Tous les gars sur qui j'ai trippé étaient frères et oublièrent de me texter parce que trop d'études.

C'est peut-être pour ça que tout va bien finalement. En tout cas, je peux vous laisser mon email si vous voulez encore essayer de me convaincre qu'Occupation Double nuit à ma culture. Mais comme diraient les participantes en audition: «Moi j'suis authentique pis j'me laisse pas marcher sur les pieds».



FIER PARTENAIRE DE VOS ÉTUDES ET DE LA RELÈVE DE DEMAIN!



**Collaboration visuelle – communication unifiée – stockage – virtualisation et consolidation
de serveur – sécurité internet et intranet – videoconférence – réseaux – cloud – tableaux
blanc interactifs – lean management – intelligence d'affaire**

ET PLUS ENCORE!

CONTACTEZ-NOUS VISITEZ NOTRE SITE WEB!

www.ebr.ca / 1 800 567-2336

Montréal

450 669-1815

3380, av. Francis-Hugues
H7L 5A7

Québec

418 847-2727

2800, Boul. Jean-Perrin
#600, G2C 1T3

Chicoutimi

418 543-2600

365, rue Racine
#204, G7H 1S8

Gatineau

613 366-3606

27, Wolf Crescent
K7S 0B9

METTEZ-VOUS AU RÉGINE

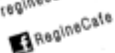


DES BRUNCHS TOUS LES JOURS!

SEMAINE 8h • 15h
WEEK-END 9h • 15h

1840, RUE BEAUBIEN EST
MONTREAL QC H2G 1L8

514.903.0676
reginecafe.ca



38, rue Green,
Saint Lambert Qc J4P 1R9
(à côté de la tabagie Vardon)
450 812-9281

HEURES D'OUVERTURE :

lundi, mardi, mercredi : 8 h à 19 h
jeudi, vendredi : 8 h à 20 h
samedi : 8 h à 17 h
dimanche : 9 h à 16 h

DAVIDsTEA

 **simons**



André Poirier
Pharmacien - propriétaire

330, boul. l'Ange Gardien
L'Assomption (Québec) J5W 1S3
T 450 589-4767 F 450 589-7549
Andrepoirier@uniprix.net

affilié à :

 **UNIPRIX**

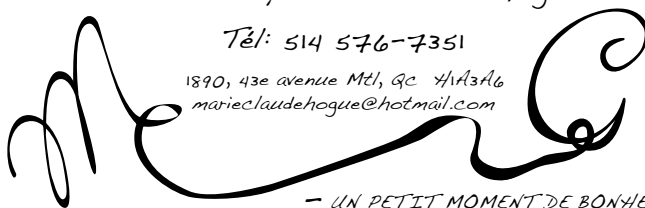


COMPTOIR EXPRESS

Massothérapie Marie-Claude Hogue

Tél: 514 576-7351

*1890, 43e avenue Mtl, Qc H1A3A6
marieclaudehogue@hotmail.com*



— UN PETIT MOMENT DE BONHEUR —

SÉRIGRAPHIE
TIC
SCREEN PRINTING
TSHIRTMONTREAL.COM
514-656-7474



**ETIENNE
HOMME**

COLLABORATEURS-COLLABORATRICES

Rédactrice en chef et coordonatrice:

Fanny Brossard-Charbonneau

Coordonateur en chef:

Julien Pelletier-Bureau

Directrice événementiel:

Maude Métayer

Direction artistique et graphique:

Anabel Jolin-Roy et Alex Sauvageau

Direction Photo/Vidéo:

David Bourbonnais et Daphnée Côté-Hallé

Directrice aux commandites:

Mélissa Tardif

Responsable aux médias sociaux:

Kelly-Ann Neeley

Rédacteurs:

Sophie Bernier-Blanchette, Valérie Boisclair, Fanny Brossard-Charbonneau, Daphnée Côté-Hallé, Marilyn Côté, Hugo Daoust, Fannie Deschenes, Annabel Gagnon, Alexandre Graton, Katia Landry, Karim Marier, Renaud Martel-Théorêt, Émile Mercille Brunelle, Marjolaine Morasse, Julien Pelletier-Bureau, Maude Roussin, Jules Sabourin, Julie Sarrazin, Mélissa Tardif et Florence Tétreault

Correctrices:

Laurine Benjebria, Fanny Brossard-Charbonneau, Daphnée Côté-Hallé, Catherine Houde-Laliberté, Maude Roussin et Laurie Vachon

Équipe événementiel:

Amélie Brunet-Laliberté, Zoé Burns-Garcia, Virginie Cantin, Jennifer De Blois, Marianne Desjardins, Elisa Desoer, Agath Dessureault, Laurence Doucette-Rouleau, Michael Dufour, Andréanne Fluet-Chabot, Adeline Fortin, Olivier Gauthier-Fiset, Laurie Groulx-Joannisse, Carolanne Lachapelle, Andrée-Anne Lagacé-Pépin, Karim Marier, Rose Nantel, Laurie Pagé, Auriane Pernet, Catherine Pineault, Sofia Rossetto, Charles St-Hilaire, Camille Tanguay-Lessard, Nicolas Tremblay, Fanny Tremblay-Goulet, Ariane Vanasse et Camille Vigneault

Équipe Photo/Vidéo:

Sarah Babineau, Sophie Courchesne, Grégoire Gaudreault, Virginie Gauvin, Frédérique Lachance, Philippe Lacroix, Béatrice Leclerc, Delphine Nicodeme, Julia Roy-Touchette et Charlotte Van Ginhoven

Muse

Renaud Martel-Théorêt

Équipe au contenu interactif:

Olivier Bouchard, Pierre-Luc Marier et Zach Rémillard Labrosse

Merci à: UQÀM; le programme de Stratégie de production culturelle et médiatique; le café St-Henri, Jules Treize, nos précieux commanditaires et nos partenaires: le Service à la vie étudiante ainsi que



LECULTE.CA